

LES AMIS DE LA POLOGNE

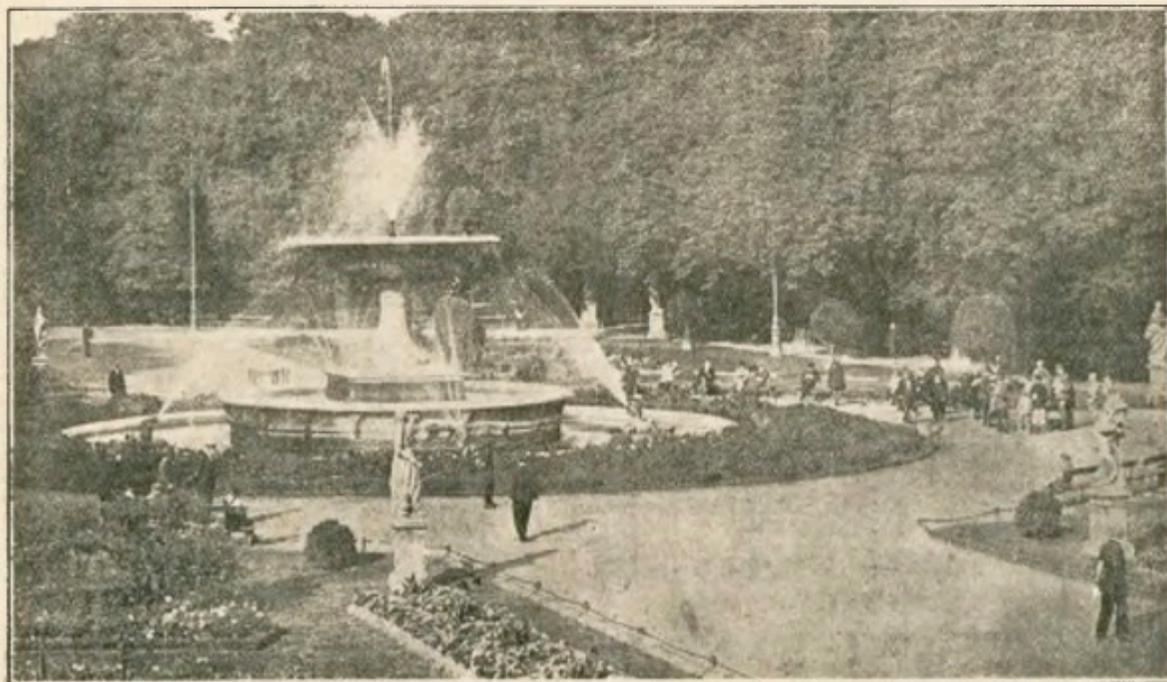
REVUE
MENSUELLE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée, PARIS (V^e)
Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : GOBELINS : 62-40

RÉDACTEUR EN CHEF
Rosa BAILLY

SOMMAIRE

Miss Pologne. — Un poème de Wierzyński. — Quelques paroles de Piłsudski. — Les Légions de Piłsudski : R. B. — Les Légions partent en guerre : Sigismund St-Klingsland. — Volontaire aux Légions de Piłsudski (suite) : Zawisżanka. — Pâques en Pologne : M. S. — L'Art Polonais. — Le bal des livres animés à Varsovie. — Pologne et Allemagne. — Le froid en Pologne. — 40 minutes. — Une bataille au XVII^e siècle : Jean-Chrysostome Pasek. — La vie économique. — Une visite à l'Elektrcwnia : R. B. — Requérez pour votre bibliothèque — L'Action des Amis de la Pologne.



Le Jardin de Saxe à Varsovie

Miss Pologne



Le jury, chargé de choisir la plus belle femme de Pologne, se composait du grand sculpteur polonais, E. Wittig, l'auteur de la statue d'Eve placée au Trocadéro, d'un autre sculpteur, Kuna, et de Boy-Zelenski, que les Français connaissent bien. Ils ont choisi une délicieuse Polonaise, Mademoiselle Wladzia Kostakowna, employée à la Caisse d'Épargne de Varsovie.

Mademoiselle Kostakowna, avec son petit visage, ses yeux de violette et sa chevelure blonde, son beau corps aux formes harmonieuses, est bien le type de la Polonaise. Aussi, à son départ de Varsovie, un public cordial et enthousiaste était venu l'acclamer à la gare. Des photographes eurent leurs appareils brisés par les remous de la foule.

À Paris, la colonie polonaise l'a reçue avec joie. Le Restaurant Bartek lui avait offert l'hospitalité.

Mais enfin, Mademoiselle Kostakowna est retournée en Pologne, et cela, malgré la proposition de la Maison « Manuel frères » qui offrait de l'engager comme modèle pour deux cent mille francs par an !

Elle aura vécu un joli rêve, la charmante Polonaise. Que d'ovations, quel amoncellement de cadeaux, que de lettres, dont certaines sont venues s'égarer jusque dans les bureaux des « Amis de la Pologne », fervents hommages de cœurs simples !

Elle n'en aura pas été gâtée. Sa joie, elle a voulu la répandre sur les malheureux et elle a distribué ses imprévues et subites richesses aux pauvres gens de Varsovie.

Miss Pologne a quelque chose encore pour nous plaire : elle parle français !

Fanfare en l'honneur de Charles Hoff

(Nos lecteurs trouveront ici un poème tiré du « Laurier Olympique ». Ce recueil de poèmes sportifs a remporté — on s'en souvient — le 1^{er} prix de poésie, lors de la récente Olympiade à Amsterdam. Il paraîtra prochainement à Paris, dans la traduction de Teresa Koerner, et sera précédé d'une préface de Fernand Divoire, l'éminent auteur de « Marathon » et de l'« Itinéraire »).

Ton saut jaillit en jet d'eau,
 en fontaine qui du sol émerge,
 Quand tu t'élançais dans l'air,
 tu parais tout sourire, tout vierge.
 Voguant sur la nef d'azur
 tu grimpes sur le mât le plus haut.
 Dis : que vois-tu de ta hune,
 joyeux, intrépide matelot ?
 Quelles sont les ailes qui t'emportent,
 oiseau, chimère ou pégase ?
 Léger comme une colombe,
 tu survoles la terre en extase.

Le globe, par ton coup maîtrisé,
 soumis, à tes pieds se penche,
 Et ta perche monte vers les nués,
 svelte campanile blanche,
 Du ciel, hamac qui bascule,
 tu jettes la lune, balle d'or ;
 Oh, la belle performance !
 Avoue : tu veux faire mieux encor ?
 Quatre mètres vingt-cinq et quarante,
 demain, le double peut-être,
 Et puis — qui sait — dans un mois
 tu pourras sauter un kilomètre...
 Goéland des florids scandinaves
 où la lumière est si blonde,
 Insouciant, tu parcoures l'échelle
 de tous les records du monde.
 Tu montes au ciel épanoui,
 gai clairon de la Victoire,
 C'est un jeu divin : être vainqueur
 et s'amuser de sa gloire.

Traduit par Teresa Koerner.

CASIMIR WIERZYNSKI

LA GRANDE GUERRE



PILSUDSKI ET SES FILLETES

Quelques Paroles de Pilsudski en 1914 et 1915

« Je ne voulais pas permettre qu'au moment où l'on devait tailler avec des glaives de nouvelles frontières sur le corps vivant de notre patrie, seuls les Polonais y manquassent. Je ne voulais pas admettre que sur les plateaux du sort suspendus au-dessus de nos têtes, sur ces plateaux où l'on jetait des glaives, l'épée polonaise fût absente. »

∴

« Nous essaierons de mourir avec honneur, mais nous mourrons sur notre propre terre. Si nous devons mourir, ce sera là où l'hécatombe de nos corps laissera son ineffaçable empreinte.

« Ce ne sera plus l'Elster, ce sera la Vistule. »

∴

« Vous avez répondu à mon appel sans hésiter, sans vous demander si votre sort ne serait pas semblable à celui des générations de soldats polonais qui nous ont précédés. Vous êtes partis pour défendre sinon le bonheur de la Patrie, du moins sa dignité. Un an est passé. Nous avons créé un type de soldat que la Pologne ne connaissait pas jusqu'alors. Ni la fanfaronnade, ni l'amour du hochet militaire ne sont votre apanage, mais un calme étrange et l'équilibre du travail, sans égards aux contrariétés ni aux obstacles que nous rencontrons. Soldats ! Après un an de guerre et de labeur je regrette de ne pouvoir vous féliciter de triomphes immenses et pourtant je suis fier de pouvoir aujourd'hui, avec plus de calme certain qu'il y a un an, vous crier comme naguère : « Hardi, mes gars ! En avant ! A la mort ou à la vie, à la victoire ou à la défaite, allez de votre action guerrière réveiller la Pologne !... »

Les Légions de Pilsudski

Des événements multiples et confus de la grande guerre, certains épisodes ressortent avec toujours plus de sens et de vigueur, à mesure que le temps s'écoule et permet de mieux les juger.

Une poignée d'hommes, imperceptible en 1914 dans l'énorme orage, emplit maintenant l'horizon de l'histoire d'une fulguration. Pourquoi ? c'est que ces hommes, en cette époque d'héroïsme, furent audacieux entre les audacieux. Leur âme fut pleine d'une foi sans bornes, qui ne voyait plus les obstacles, qui défia la raison. Ils méritèrent d'être appelés les « déments » (Szalency). La grande idée qu'ils incarnaient, — la résurrection de la Pologne —, ils la portaient avec un si grand amour, un dévouement si entier, qu'elle ne pouvait pas ne pas se réaliser.

Les Légions Polonaises de 1914, et leur créateur Pilsudski furent de ceux qui forcent le destin, des Rois-Esprit, selon le mot du poète.

Leur gloire sera en raison inverse de leur nombre parce qu'ils ont suppléé à la force matérielle qui leur manquait par la puissance de la volonté.

Le 6 août 1914, cent cinquante deux chasseurs quittèrent Cracovie, en marche vers Kielce, précédés d'un régiment de lanciers polonais, composé de 7 hommes à pied, la selle au cou, — ils devaient conquérir leurs chevaux sur l'ennemi....

A lire ces chiffres stupéfiants, on ne songe pas à en rire. Il vous passe un frisson d'admiration et de frayeur.

Qu'ils ne soient pas anéantis à leur première sortie, ces fous, qui se sentent une énergie à détruire des armées ! Qu'ils durent quelques mois, et ils soulèveront les masses, par l'enthousiasme et l'émulation !

L'ouvrage de Sigismund Klingsland, qui va paraître aux Editions Kra, nous retrace en des pages ardentes l'épopée des Légions de Pilsudski. Le chef y apparaît, comme « l'enfant posthume » de cette insurrection de 1863, qui se termina dans le martyre. Né en 1867, Pilsudski connut dès son enfance toutes les douleurs patriotiques, et résolut d'affranchir la patrie. Mais il repoussa le « don quichottisme polonais » ; assez de ces expéditions en Italie, en Hongrie, en Crimée. Il fallait créer une armée polonaise se battant sur la terre polonaise.

On connaît la vie de Pilsudski, sa déportation en Sibérie, son journal « Robotnik » imprimé dans un placard... Mais on méconnaît encore chez nous la signification des Légions qui combattirent en 1914 aux côtés des Autrichiens contre les Russes. L'ouvrage de Klingsland montre ce qu'elles furent en réalité : polonaises, et pour la Pologne ! Les Russes vaincus, elles se seraient retournées contre les autres ennemis de la patrie, et en attendant, elles ne leur cachaient pas leur dégoût d'être en liaison avec eux. La « poignée de civils » que nous avons vue marcher sur Kielce est devenue une armée de 22.000 hommes, dont la bravoure est reconnue ; les Autrichiens la comblent de décorations, et les légionnaires mettent croix et insi-

gnes dans la poche de leur pantalon, la poche de derrière... La parfaite discipline des soldats de Pilsudski devient une parfaite indiscipline dans les rapports avec les Autrichiens, auxquels même le salut des soldats est refusé.

Les Légions voient leur prestige s'accroître. Mais puisque les Allemands veulent se servir d'elles, Pilsudski interdit de faire de nouvelles recrues. Ils exigent le serment de fidélité : Pilsudski démissionne, ses officiers le suivent, ses hommes se laissent interner dans des camps de concentration.

Quand la Russie s'abattra d'elle-même, Pilsudski qui avait prévu la chute du colosse aux pieds d'argile, songera à exécuter la seconde partie de son plan : se tourner contre l'autre ennemi, l'Allemand. Le 7 juin 1917, les 466 délégués des 532 associations militaires polonaises en Russie (où la mobilisation avait touché près d'un million de Polonais) au nom de 500.000 soldats, élisent Pilsudski comme président d'honneur, à l'unanimité. Il va les rejoindre, en avion, et continuer avec eux son action à la ligne si droite et si nette. Les Allemands ont peur, l'arrêtent, le plongent à la forteresse de Magdebourg. Il n'en sortira que lorsque Magdebourg sera gagnée par la révolution, après l'échec des Empires Centraux en 1918.

Rentré à Varsovie, il appelle à lui ces recrues dont il n'avait pas voulu en 1915. Il les réservait pour le salut de la patrie, et le moment est venu pour elles de se lever et de verser leur sang ! Les armées allemandes après l'armistice refluent chez elles en préparant le terrain pour les bolcheviks. Elles s'en vont vers l'ouest, ils arrivent de l'Est, et trouvent des munitions et des approvisionnements laissés là pour eux... Mais Pilsudski se dresse, et l'armée qu'il a suscitée.

Le généralissime bolchevik Toukhatchewski, écrit : « La guerre polonaise aurait été le chaînon qui aurait relié la révolution russe d'octobre 1917 à la révolution de toute l'Europe occidentale (alors si malade et toute travaillée de bolchevisme)... Il est évident que si nous avions triomphé facilement au bord de la Vistule, la Révolution aurait embrasé tout le continent européen ».

Après Sobieski, l'Asie se heurte à Pilsudski. Un haut fonctionnaire soviétique le reconnaît : « Pilsudski a détruit tous nos projets... »

« La bourgeoisie européenne est poltronne et bornée, nous arrivions facilement à l'effrayer avec le spectre de la Révolution. Mais avec Pilsudski, c'est une tout autre affaire. Tu n'arriveras pas à l'effrayer avec la Révolution, puisque lui-même en est issu ».

Il ne fallait pas moins, pour sauver l'Europe, qu'un fils de l'insurrection de 1863 et un artisan de la Révolution de 1905, qu'un noble tourné vers le peuple, qu'un socialiste patriote, que cet homme en apparence contradictoire, d'un sentiment aussi pur que fort, d'une volonté aussi claire que tenace, cet homme d'exception : Pilsudski.

ROSA BAILLY.

Les Légions partent en Guerre



Le commandant de la 1^{re} brigade, Joseph Pilsudski
dans l'atelier de l'Intendance à Zakopane
le 2 Décembre 1914

Le six Août 1914 à trois heures trente, lui, Pilsudski, ouvre les hostilités contre les Russes, il déclenche sa guerre avant la Guerre. Il ouvre les hostilités avec cent soixante soldats. C'était peu ?... C'était énorme !

Et voilà qu'apparaît — pour la première fois depuis cinquante ans — le soldats polonais, non pas en tant que soldat ni en tant que Polonais, mais, chose immense, il apparaît en soldat polonais.

C'est le sens, le sens vrai des paroles sur la poésie touchante de ces premiers contacts avec la guerre. Quelle force de poésie ne devaient-ils point avoir ces premiers contacts pour ne point faire faiblir le soldat devant la prose qu'ils portaient en eux !

La prose, c'était la formation de la première unité de combat : quatre bataillons de deux mille soldats environ armés de vieux fusils Werndl modèle 1879, lourds, peu maniables, préhistoriques, munis par soldat de cent cinq cartouches à balles de plomb qu'on portait dans ses poches ou dans des musettes fabriquées « ad hoc ».

Aucun équipement. Dans un rapport au commandant de la 1^{re} Légion, Pilsudski dépeint de la sorte l'état de son détachement : « L'état moral de ma troupe est excellent, l'état physique déplorable à cause de la misère de l'équipement que Votre Excellence connaît. Depuis votre visite, mon Général, aucun transport n'est arrivé de Cracovie et l'état des choses a empiré car, forts de vos promesses, nous avons interrompu le travail de nos ateliers improvisés qui, bien

qu'en une faible mesure, pourvoient au manque complet de vêtements et de chaussures du détachement des chasseurs. Il est de mon devoir de faire savoir à Votre Excellence que si cet état de choses dure, le détachement de Kielce sera anéanti non par les baionnettes ou les balles de l'ennemi, mais par la misère et les maladies. En ce moment l'ordre du jour sanitaire indique en moyenne 200 accidents de bronchites et de maladies de poumons causées par le manque de vêtements chauds et par le froid de la nuit ». (1)

De téléphones, de mitrailleuses, de cuisines de campagne — point de trace. Pilsudski réclame des munitions, on lui envoie des brassards. Des brassards noirs et jaunes pour marquer les chasseurs polonais du stigmate de la territoriale autrichienne.

« Evidemment je n'essayai même pas de les distribuer à mes soldats. Je craignais que les couleurs de l'état qui avait « daigné » nous octroyer sa protection ne subissent des profanations honteuses ». Les brassards avaient été envoyés par un officier supérieur de l'état-major autrichien, par un Polonais d'une loyauté à toute épreuve, nommé par Vienne commandant en chef des légions polonaises.

La prose, c'était aussi l'alliance avec les empires centraux. Ah, qu'elle était belle, cette alliance et dès le commencement même ! « En passant par un petit

(1) Doctor Stefan Hincza — Pierwszy Zolnierz Odrodzonej Polski (Le premier soldat de la Pologne ressuscitée).



Le Maréchal PILSUDSKI dans l'art populaire
Sculpture sur bois, par J. TLOMAKOWSKI

village, deux bataillons de légionnaires polonais rencontrent l'état-major d'un groupe d'armée. Ils vont défiler devant le haut commandement. L'orchestre entonne la marche historique des Légions napoléoniennes : « Jeszcze Polska nie zginela » ; aux premiers sons des clameurs s'élèvent dans l'état-major. Le général donne des signes de mécontentement. Il est visiblement en colère. Son aide de camp galope vers d'orchestre qui se tait aussitôt et on ne joue plus que la marche des chasseurs. Alors les bataillons défilent. Dans les yeux des soldats il y a une telle haine qu'il semblerait que, d'un moment à l'autre, ils se jetteront en avant la baïonnette au canon ». (1)

L'alliance — ce sont encore les paroles du capitaine Narbut à ses soldats : « Dans les combats que vous aurez à entreprendre, gardez une attitude digne du soldat polonais, ayez le même mépris de la mort que nos ennemis, les Allemands ». (2)

L'alliance — ce sont les querelles, les mêlées sans trêve des légionnaires et des soldats autrichiens. A propos de quoi ? A propos de tout — pour les insignes militaires autrichiens qu'on ne voulait pas porter, pour le salut militaire qu'on s'obstinait à faire à la polonaise et non à l'autrichienne. Parce qu'on s'adressait aux officiers en les nommant « citoyens officiers », parce qu'on ne voulait pas avoir les plus mauvais campements, parce qu'on était et que l'on voulait demeurer des soldats polonais. Les querelles s'envenimaient de plus en plus.

A chaque pas la prose gluante s'attachait au pied du soldat de Pilsudski, il ne fallait rien moins que son élan forcené pour ne pas s'y enliser, plus que cela, pour s'y frayer un passage.

(1) Wacław Lipiński « Szlakiem I Brygady » Warszawa 1927 « Sur la piste de la 1^{re} brigade ».

(2) Id.

Volontaire aux Légions de Pilsudski

(SUITE)

Une jeune fille s'est enrôlée en 1914, dans les Légions créées par Pilsudski pour libérer la patrie polonaise du joug de ses trois oppresseurs, en commençant par la Russie. Sous le nom de « Zawiszanka », notre héroïne va remplir des missions périlleuses entre les fronts russe, allemand et autrichien. Nous extrayons de ses souvenirs, parus sous le titre « A travers les fronts », des pages qui montrent la situation tragique des défenseurs de la patrie polonaise pendant la grande guerre, en même temps que leur foi et leur courage.

Nous avons intitulé : « Vers la potence », un épisode angoissant : Zawiszanka est en reconnaissance dans les lignes russes, avec une amie, quand les gendarmes s'emparent d'elles.

(Voir les numéros de janvier et de février 1929 de la Revue).

Jusqu'à présent, personne ne m'avait encore tiré dans la tête. On nous fit monter en voiture et deux gendarmes se tenaient de chaque côté sur le marche-pied. Un instant après, nous montions ensemble l'es-

calier de la mairie. Je réussis alors à murmurer à Irène :

— Je vois que toute la responsabilité retombe sur moi ; pour vous autres, ils vous enverront peut-être en Sibérie.

Elle fit un geste de la main : « Oh ! Ne faites pas pour nous de rêves dorés ! »

On faisait passer la visite personnelle dans la pièce la plus retirée, la plus repoussante de la mairie. Ils y conduisirent d'abord deux femmes, Dieu seul sait pourquoi, qui cherchaient àprement à s'informer auprès de nous de la procédure employée. Un instant après, on amenait une bonne femme quelconque, une polonaise malheureusement, très pénétrée de sa mission, et qui commença immédiatement la révision avec beaucoup d'adresse.

Elle était furieuse de ne rien découvrir d'intéressant dans nos vêtements et notre linge. Elle nous embrouilla les cheveux, arracha les boutons de nos vêtements, tout cela en vain. Sous le méchant regard de cette créature, je me sentais envahie par un dégoût

profond de moi-même et du monde, et surtout de notre sort prochain...

Maintenant, on examinait à fond tous nos papiers, c'est-à-dire les notes qu'on nous avait arrachées et quelques feuillets sans importance. Je fut très étonnée lorsqu'on me montra d'un air de triomphe, un petit feuillet trouvé sur l'une de nous, à moitié déchiré, et qui portait sur un côté, cette inscription : « Le 13^e régiment a marché sur Lwow, Ersatzkader reste à Cracovie », et de l'autre côté : « Transmettre cette nouvelle à la compagnie ».

Je m'indignai tout d'abord sincèrement en croyant qu'on nous avait glissé ce feuillet. Plus tard seulement, Marynka me chuchota qu'on venait en effet de le trouver dans ses papiers, et qu'elle reconnaissait l'écriture de son plus jeune frère. Je commençai à expliquer au gendarme que cette inscription se rapportait à l'armée autrichienne et qu'ainsi elle ne pouvait nullement témoigner de mauvaises intentions à l'égard de la Russie. Il sourit seulement ironiquement, mais il sembla n'avoir pas remarqué le mot *compagnie*, le plus redoutable de tous, en réalité.

Une fois ces investigations terminées, on nous déclara que nous devions maintenant attendre le chef de la garde terrienne, qui arriverait aujourd'hui de Deblin et qui disposerait de notre sort.

On nous fit rester dans cette dernière pièce de la mairie, constamment surveillées, soit par le maire, soit par un ou plusieurs gendarmes ; malheureusement la surveillance ne s'arrêtait pas là ; elle était complétée par une agréable conversation qui changeait à tout instant de ton et de sujet, une conversation dans laquelle entraient tour à tour les espions, la préfecture, les régiments russes, etc. Nous ne pouvions pas nous laisser aller une seule minute, car chacun surveillait patiemment ce moment pour nous poser une question insidieuse, de nature à nous embrouiller et à faire surgir une contradiction dans notre mystérieuse construction de mensonges, ou enfin à nous émouvoir par une sympathie feinte.

J'étais justement sur le balcon, lorsque le maire s'approcha de moi à pas de loup et me déclara qu'il avait de la peine pour moi, pour moi toute seule, puisque j'étais tout de même une jeune fille bien élevée, si jeune et si innocente.

— Pourquoi vous êtes-vous mêlée à de telles affaires, est-ce que c'est une situation convenable pour vous ?

— De quelles affaires, s'il vous plaît, monsieur ? Je vous ai déjà dit que je cherche ma mère et que ces messieurs m'ont arrêtée ; ce n'est pas ma faute.

— Mais nous connaissons très bien tout cela, nous savons ce qu'il faut en penser. Vous n'avez aucune idée des dangers qui vous menacent dans une vie pareille !

Je haussai les épaules et je m'éloignai, sachant bien ce qu'il fallait penser de ce genre de dialogue. A un autre moment, le même homme me demanda, en sautant brusquement sur un sujet tout à fait différent : « Mais pourquoi inscrire ce 13^e régiment, ce sont des choses dont on se souvient, il ne faut pas laisser de traces !

— Je vous ai déjà dit que je n'ai pas écrit cela ; c'est le frère de cette jeune fille qui l'a écrit, probablement sans aucune raison. Les petits garçons s'intéressent toujours aux soldats, moi je n'ai pas besoin de me souvenir d'un régiment quelconque, et je ne comprends pas ce que vous voulez.



ZAWISZANKA

On posait des questions toutes semblables à Irène et à Marynka et elles aussi ne furent pas une seule fois surprises. Nos explications, quoique si compliquées, « se tenaient » bizarrement, et cela uniquement me consolait. Un des gendarmes, jovial et bon garçon en apparence, vint bavarder avec nous et sur des questions qui n'avaient aucun rapport avec notre affaire. Irène lui offrit une cigarette, et tout-à-coup il fit quelques pas en avant, et me regardant d'un œil perçant, il cria :

« Savez-vous que j'honore beaucoup les espions, ce sont des gens très courageux qui n'ont peur de rien... »

— Non, je ne comprends pas cela, répondis-je froidement. Le courage dans le combat, c'est différent, mais se glisser en-dessous, c'est toujours un peu répugnant. Et puis, ils font toujours cela pour de l'argent.

En un mot, nos persécuteurs échouèrent malgré leurs âpres questions.

Le soir, tard, le gouverneur de la garde terrienne, un garçon flegmatique, d'âge moyen, arriva. Il traita l'affaire d'une façon beaucoup plus large que les autres, si bien que nos craintes diminuèrent légèrement. Le questionnaire recommença ; patiemment nous répétâmes les mensonges appris par cœur, encore beaucoup mieux que la première fois. Mais notre chancelante espérance disparut de nouveau lorsque le gouverneur déclara qu'il nous fallait aller à Deblin où le Commandant de la forteresse disposerait de nos destinées. Nous répondîmes vivement que c'était, en effet, ce qu'il y avait de mieux à faire, puisque plus

hautes seraient les autorités auxquelles nous nous adresserions, mieux elles reconnaîtraient notre innocence. En réalité, je comprenais bien que le Commandant de la forteresse saurait apprécier l'importance de notre laissez-passer, et qu'il nous serait plus difficile de sortir de Deblin que de Kozienice ; à parler franchement, il nous serait même impossible d'en sortir. On inscrivit le protocole suivant l'usage. Cependant, le texte que l'on nous communiqua nous parut bizarre. Ce protocole racontait en particulier, que telles et telles jeunes filles avaient été arrêtées à Kozienice parce qu'elles avaient un passeport prussien de Radom ; mais sur la façon dont nous avions essayé de le cacher et sur le feuillet déchiré, pas un mot !

« Eh bien, vous voyez que c'est écrit d'une façon correcte, nous fit remarquer le maire avec un regard significatif. » Je dus le reconnaître, mais je ne comprenais pas du tout et je ne comprends pas encore aujourd'hui, les raisons de cette conduite.

La nuit qui tombait nous apportait avec elle une nouvelle menace. Eh ! oui, nous étions entièrement entre les mains de ces quelques hommes qui attendaient à tout instant l'arrivée de l'ennemi et qui nous considéraient comme des condamnées à mort. Que pouvaient-ils craindre à « s'amuser » un peu ? Nous nous rendions compte que, à la guerre, de telles aventures ne devaient pas être rares. Nous n'avions aucune arme ; le flacon de poison violent (cyanure) que je transportais toujours avec moi, je l'avais cédé, sur sa prière instante, à Anusia pour cette expédition à Liza. Quel sentiment abominable ! Nous étions complètement désarmées en face d'une chose cent fois pire que la mort.

Malgré cela, pendant que je m'étendais toute habillée, avec mes compagnes, sur les lits de camp dressés dans cette pièce, j'avais l'impression qu'une force invisible nous protégeait et qu'une chose tellement répugnante ne pouvait en aucune façon nous arriver. Aussi, comme l'enfant qui a terminé sa prière, je m'endormis avec une étrange confiance.

Le jour seul, obscurci par les torrents d'une averse persistante, nous réveilla. A cause de cette boue, on nous permit de retarder un peu notre départ pour Deblin.

Vers midi, un ordre arriva tout-à-coup d'arrêter le transport des juifs. En même temps se répandait la nouvelle de la prise de Lwow, mais nous n'y croyions pas, car on y ajoutait des fables inventées à plaisir, par exemple que les Moscovites avaient pris aussi Cracovie !

Plusieurs fois dans le courant de la matinée, on nous laissa entièrement seules ; on aurait dit qu'ils le faisaient exprès. L'idée de fuir nous envahit violemment ; par moments, elle m'enveloppait avec une telle force, que je m'efforçai d'entraîner mes compagnes, mais elles résistèrent d'une façon définitive. Aujourd'hui, je pense qu'elles avaient raison, car les résultats de cette fuite auraient été, en effet, bien médiocres.

Après le dîner qu'on nous avait apporté de ce restaurant mémorable, nous décidâmes que nous n'avions aucune raison d'attendre plus longtemps, que « on ne meurt qu'une fois » et que, puisque la pluie avait enfin cessé, nous devions partir pour cet inévitable Deblin.

Nous sentions que notre situation s'aggravait de nouveau ; il était donc inutile de prolonger ces souffrances. Le maire s'inclina devant notre désir, et on envoya chercher une voiture.

Il remettait devant nous au sous-officier chargé de

nous escorter une grande enveloppe renfermant le protocole et les pièces trouvées sur nous, lorsque brusquement on les appela tous deux ; ils jetèrent en hâte l'enveloppe sur la table. Je la regardai, elle était encore ouverte et nous étions seules dans cette pièce... L'idée me vint brusquement de détruire au moins l'une des preuves de notre faute, pas le laissez-passer, puisqu'on l'avait remarqué tout d'abord, mais peut-être ce feuillet de papier encore plus compromettant. En un éclair je l'arrachai et je demandai son avis à Irka en chuchotant ; elle haussa les épaules, comme incertaine, ou peut-être résignée.

D'un mouvement rapide, je déchirai la moitié du feuillet qui portait l'inscription : « Transmettre cette nouvelle à la Compagnie » et je le donnai à Irène en lui disant : « Détruis-là » ; puis je remis la seconde moitié dans l'enveloppe. J'avais eu tout juste le temps de m'éloigner de la table, et Irène du panier où elle avait jeté la moitié du feuillet coupé en petits morceaux, lorsque le maire rentra. Tout ceci avait duré 3 ou 4 minutes tout au plus ; Marynka elle-même, n'avait pas remarqué ce que nous avions fait. Le maire nous regardait attentivement, puis il examina rapidement les papiers, sans s'apercevoir qu'il en manquait.

Cette aventure nous remplit de satisfaction. Elle compensait en somme ma fatale maladresse avec le laissez-passer. Je ne pensais pas, il est vrai, avoir ainsi racheté les conséquences de cette première maladresse, mais du moins je me réhabilitai en moi-même...

Enfin on cacheta l'enveloppe, on la confia au sous-officier et on nous installa sur un sac humide posé dans la voiture. Le garçon qui conduisait les chevaux nous regarda avec mauvaise humeur. En général, nous éprouvions dans la conduite du peuple à notre égard, le sentiment désolant que nous étions pour lui des étrangères, et qu'il ne fallait compter sur aucune compréhension, aucun appui...

Le petit cortège se mit en route, d'abord la voiture avec le sous-officier, puis nous, enfin quelques Cosaques à cheval. Au départ, le maire recommanda au sous-officier de longer le bord de la route « car la chaussée n'était pas sûre ».

Mon cœur se gonflait d'espérance...

Combien de fois, au cours de ce sombre voyage, me suis-je demandé involontairement si l'on n'entendait pas quelque part un galop de chevaux, combien de fois me passa par la tête une espérance folle : si Béni-na avec son détachement pouvait courir jusqu'ici ! Une balle aurait suffi peut-être à nous libérer. Je me rendais compte de plus en plus et bien inutilement, que l'unique salut pour nous était de ne pas atteindre Deblin.

Hélas, nous avançons lentement, mais nous avançons, et chaque village dépassé affaiblissait notre espérance.

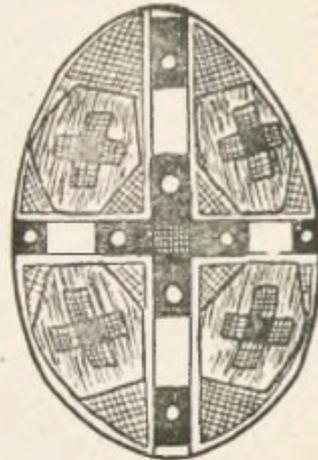
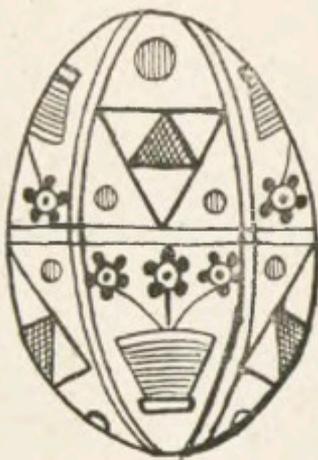
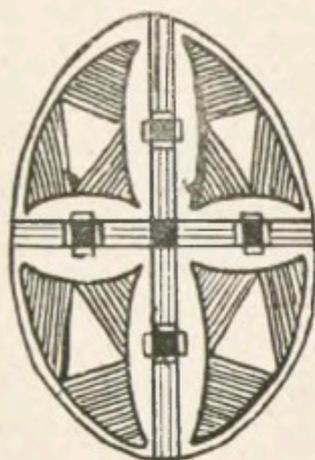
Les villages que nous rencontrions augmentaient peu à peu d'importance ; des longues lignes de tranchées à peine visibles s'élevaient les silhouettes grises des soldats. Je les regardai attentivement en cherchant à lire leurs numéros, mais ils étaient enveloppés dans de gros manteaux, ce qui m'embarrassait énormément. Tout en me moquant de moi, je ne pouvais cependant m'empêcher de les observer, et pourtant j'avais la ferme conviction que cela ne servait plus à rien.



COUΤUMES POPULAIRES



Pâques en Pologne



CEUFS DE PAQUES

De Noël au Mercredi des Cendres, les réjouissances n'ont guère cessé en Pologne, et le Carnaval a été célébré avec autant d'exubérance et de gaieté à la campagne qu'à la ville. Pendant le Carnaval, comme à Noël, les paysans se sont déguisés en Juifs, en Tziganes, en chèvres, en ânes, en ours ; ils vont dans les chaumières, à travers la campagne. Partout on les reçoit cordialement, on leur donne à manger et à boire. Eux-mêmes, d'ailleurs, se mettent à chanter en entrant dans les chaumières :

*Nous franchissons votre seuil
Nous pénétrons dans vos maisons.
C'est le prince de Mantoue qui nous envoie,
Le prince Carnaval.
Mais y a-t-il chez vous,
Une poule bien grasse,*

*Un petit morceau de saucisse, un petit verre de miel,
Car la faim tiraille notre pauvre petit ventre.*

Mais le Carnaval cesse avec le Mercredi des Cendres, dernier jour de fête. Ce jour-là, les ménagères se réunissent au cabaret du village. Elles arrivent avec de grands sacs remplis de cendre et des casseroles sur lesquelles elles tapent à tour de bras ; le malheureux paysan qui entre au cabaret, attiré par ce bruit infernal, est submergé sous une pluie de cendres et, pour avoir le droit de sortir, il doit se racheter par des cadeaux aux ménagères.

Enfin, le Mercredi des Cendres a passé, à son tour,

et le Carême a commencé. C'est alors que s'annonce peu à peu le printemps. La neige qui recouvrait la terre, se met à fondre, les arbres reverdissent les uns après les autres et les cigognes réfugiées en hiver dans les pays chauds, reviennent occuper leurs vieux nids et chasser les grenouilles dans les prés. Les fêtes de Pâques sont proches.

Le Dimanche des Rameaux est aussi appelé en Pologne le « Dimanche des Fleurs », ou le « Dimanche des Saules ». Car ce jour-là, on cueille des branches de saules, couvertes de bourgeons, et on les apporte à l'église pour les faire bénir, comme on fait en France pour le buis et le laurier.

Le Vendredi-Saint, en Petite-Pologne, une procession déambule à travers les prés et les champs. Les paysans enfouissent des petites croix dans leurs champs, pour les préserver du mauvais sort.

La Semaine Sainte est consacrée à la préparation du « bénit ». Pendant toute la semaine, les ménagères, affairées, passent la plus grande partie de leur temps à la cuisine où elles préparent à l'avance les mets qui entreront dans la confection du repas froid qu'on appelle le « bénit ». Tout doit être terminé le Samedi Saint.

Sur la table, recouverte d'une nappe blanche et ornée de branches vertes, on dispose tout d'abord, au centre, un magnifique agneau sculpté dans une motte de beurre ; tout autour, des œufs durs, colorés en différentes couleurs, des plats de viande décorés avec

du buis, des saucisses, des fromages et enfin des gâteaux en nombre illimité, des « babas », des pains d'épices, etc. On n'a le droit de toucher au festin qu'après la bénédiction du prêtre, et c'est pourquoi cette fête se nomme le « bénit ». D'ailleurs, pour être sûr que quelque jeûneur affamé, ne cédera pas à la tentation de voler un débris du festin, on ferme généralement à clef (quand la maison est assez vaste) la pièce où l'on a dressé la table. Et le Dimanche de Pâques, après la Messe, toute la famille, debout, partage le bénit.

On s'adresse d'abord des félicitations mutuelles, des vœux de bonheur, on se souhaite un heureux avenir, puis le maître de la maison prend les œufs bénits et en offre à tous les convives. Ensuite seulement le repas commence.

Autrefois, chez les gens riches, le bénit était somptueux. Voici une lettre de Nicolas Pszonka, qui donne à sa femme des détails sur un bénit auquel il avait été convié chez un bourgeois de Varsovie ; on verra avec quelle magnificence le bénit était célébré !

« On servit chez Nicolas Chroborski, sur six plats d'argent, des viandes de porc fumées ; sur six autres plats, on mit deux cochons de lait, des saucisses parfumées d'épices et des œufs teints en couleurs diverses, surtout en rouge foncé. Des gâteaux façonnés en figures, étaient présentés dans l'action et le mouvement d'un drame comique. On voyait, par exemple, Pilate soustraire une saucisse de la poche de Mahomet... Plus loin, des flacons d'argent doré, avec de l'huile et du vinaigre, et quatre énormes cruches de vieux miel sur des plateaux d'argent doré,

entourés de vases pour les libations, également dorés. Puis, c'étaient des nacelles en argent avec des confitures de toutes les sortes de fruits dont Dieu s'est plu à enrichir notre pays, le tout fait par Mademoiselle Agnès pendant l'automne. »

Quant aux gâteaux, ils sont impressionnants ! « La tourte principale avait au moins huit aunes de circonférence et deux pieds d'épaisseur. A peine arrivés, notre odorat fut embaumé de ses exhalaisons suaves. Les bords de cette pièce étaient garnis de différentes figures ; entre autres on distinguait les images des douze apôtres, faites en pâte. Au milieu, se trouvait Jésus-Christ avec un drapeau, et, au-dessus, un ange suspendu, sans que l'on pût s'en douter, par un fil de fer, et paraissant diriger son vol vers les cieux. De sa bouche, sortait une banderolle avec ces mots : « *Resurrexit sicut dixit, alleluia...* ». Après la description des mets eux-mêmes, vient celle de la fête : « Le grand connétable demanda qu'on lui permit de faire les honneurs comme il l'entendrait... Il présenta à chacun les œufs bénits, en commençant, sans cérémonie, par Mademoiselle Agnès qui rougit et mangea son œuf après avoir remercié avec modestie. Nous attendions tous avec respect que le connétable nous permit de nous approcher de la table... »

Le lendemain de Pâques, les petits garçons et les petites filles vont chanter dans les maisons et quêter les restes du festin. Les jeunes gens et les jeunes filles se poursuivent en se jetant mutuellement des seaux d'eau froide. Le quatrième jour après Pâques, la fête se termine.

M. S.





LES ARTS



PORTEUSE D'EAU (Tableau de SKOCZYLAŚ)



PAYSANNES (Tableau de JAROCKI)



Le Bal des livres animés à Varsovie

Les derniers jours du carnaval, S. E. l'Ambassadeur de France et Mme Jules Laroche donnèrent une fête, dite des « Livres animés » qui fut une merveille d'élégance et de goût et le clou véritable de la saison.

Les salons de l'ambassade avaient un aspect féerique. Les invités priés de représenter le titre d'un livre, surent personnifier tous avec autant de goût que d'esprit, les sujets qu'ils avaient choisis. Ces jolis livres d'un soir ne furent pas classés sur d'austères rayons de bibliothèque, mais tels de magiques apparitions ils dansèrent jusqu'au matin avec la plus grande animation. S. E. l'Ambassadeur et Mme Jules Laroche, par leur accueil chaleureux et leur exquise amabilité donnaient à cette fête une atmosphère charmante de cordialité et d'entrain. Des centaines de lampes aux tons chauds et multicolores, éclairaient le hall, les salons et les escaliers qui réunissaient les appartements du rez-de-chaussée à la salle du buffet du premier étage.

Durant le cotillon, des muguets et tulipes ont été distribués aux danseuses ainsi que des écharpes et des mouchoirs de soie aux couleurs éblouissantes et variées. Le bal fort animé s'est prolongé jusqu'à 7 heures et demie du matin, terminé par un souper, par petites tables, pendant lequel on continua de danser.

L'ambassadrice représentait délicieusement « la Dame aux Camélias », en robe de soie feuille de rose, drapée de belles dentelles, parsemées de camélias, S. E. l'Ambassadeur de France en habit rouge avec un cadran de montre à la boutonnière, illustrait un livre dont il est l'auteur, « L'heure qui Passe ».

Citons au hasard des entrées des titres des livres et les noms des personnes annoncées par M. Marcel, représentant le Woreyd ; le Président du Conseil et Mme Bartel, M. Matsushima, Ministre du Japon (Typhon), M. Chiba (Fables de La Fontaine), Mme Chiba (Mme Butterfly), Mlle Elisabeth Czetwertynska (Chapeau de Paille d'Italie), Lieut. de vaisseau Voyer (Jean Dagrève), Cdt Cliffe (A la recherche du temps perdu), Mme Andrews (La Princesse de Clèves), M. Lipski (Après la Pluie, le Beau Temps), Mme Sokolnicka et Cte Adam Sobanski (Vingt ans après),

Mlle Lagoudakis (Mme Chrysanthème), Mlle Cécile Lubomirska et M. Entezam Weziry (Lettres Persanes), Trois dames symbolisaient « l'Anneau d'Améthyste ». La Princesse Zdzislas Lubomirska, Comtesse Stanislas Rzewuska, et Mme Léon Goldstand, Cte Renauld Przewdziecki et M. André Bohomolec figuraient « Aladin et la Lampe Merveilleuse », Mme Richard, Mlle Antoinette Wielowieyska, Mlle de Angélis et Mlle Siemienska représentaient « Le Chaperon Rouge », Cap. Donati (L'Homme à l'Hispano), Mlle Krasicka, comte Roger Raczynski et princesse Zdzislas Lubomirski figuraient « Les Feuilles d'Automne », comte Auguste Starzenski et M. Eynarowicz étaient en « Lys Rouge », Mlle M. Tabecka (Peau d'Ane), le ministre des Affaires Etrangères (La Carrière), Mlle Kurzeniecka et M. Brielle « Contes de Mille et une Nuits », Ctesse Jean Sobanska (Lettres de mon Moulin), Cte Jean Sobanski (Roméo sans Juliette). Nous voyons apparaître un vol « d'Oiseaux Bleus » : Mme Grodzinska, Mlle Bal, Mlle Ada Kackzowska, Mlle Ostrowska et M. Joseph Wielowieyski ; puis M. Post, Ministre d'Autriche (Le Nabab), Cdt Dujardin (Le Père Goriot), Mlle Isabelle Niezabytowska (Britannicus), Mlle Pia Lasocka (Domino Jaune), M. Léon Orłowski (Le Roi s'amuse), Cte Edouard Krasinski (Le Cousin Pons), Ctesse Edouard Tyszkiewicz (La Dame de Pique), Mlle Adèle Tyszkiewicz (Le Roman de la Rose), Cte Benoit Tyszkiewicz Jr. (en Konrad Wallenrod, ancienne armure damasquinée, aux épaules grand manteau blanc des Chevaliers de la Croix), Pcesse Eustache Sapieha (Le Grand Silence Blanc), etc., etc.

Il y eut aussi les Trois Mousquetaires, les Petites Filles Modèles, Jérôme 60° latitude Nord, Le Père Grandet, l'Equipage, Le Collier de la Reine et l'Affaire du Collier, Les Pensées de Pascal, et le Coiffeur pour Dames, le Parfum de la Dame en Noir, Le Cœur Innombrable... les romans, les pièces à succès, les ouvrages classiques, les dernières nouveautés, les contes, les poèmes, les romans policiers...

La littérature française a eu la première place. Nos amis polonais ont eu cette charmante courtoisie envers l'Ambassade qui les conviait. Et d'ailleurs, ils la connaissent si bien notre littérature !

LA VIE POLITIQUE ET DIPLOMATIQUE

Pologne et Allemagne

Nous assistons à un spectacle bien intéressant, voire même passionnant, à l'est de l'Europe. Deux grands Etats, l'un ressuscité par la guerre, l'autre amoindri par elle, la Pologne et l'Allemagne, établissent entre eux, non sans difficultés, des rapports nécessaires.

La Pologne veut la paix ; une partie de l'Allemagne songe toujours à la revanche. Aussi, les manifestations de l'état d'esprit des deux peuples sont-elles parfois bien contradictoires.

A une récente séance de la Diète sur la politique extérieure de la Pologne, le député J. Walewski, confirma une fois de plus la tendance unanime de la Pologne à consacrer tous ses efforts à l'affermissement et au maintien de la paix en Europe. En ce qui concerne les relations germano-polonaises, M. Walewski déclara notamment :

« Ainsi qu'il a été déjà précisé par M. Zaleski, il ne peut y avoir aucune espèce de doute de la part de la Pologne sur sa volonté de mener une politique résolument pacifique à l'égard du Reich.

« La normalisation des relations germano-polonaises, est, en effet, une nécessité qui résulte non seulement des intérêts européens et de ceux de la civilisation en général, mais aussi, d'un désir unanime de voir l'Allemagne républicaine coopérer au premier rang, à l'affermissement d'une paix durable, en y consacrant toutes les hautes valeurs qu'elle possède.

« Pour s'entendre il faut cependant être deux. Les faits sont là pour donner la preuve que de notre côté la bonne volonté est entière. Au point de vue matériel les accords économiques que nous avons récemment signés, l'accord sur le commerce du bois, cent autres accords et les latitudes laissées à l'exportation allemande en Pologne (1 milliard de zlotys pour l'année 1928) montrent suffisamment, qu'en dépit de désavantages certains pour notre industrie et l'économie nationale, la Pologne est allée aussi loin que possible dans ses concessions, uniquement inspirée dans ses décisions par l'esprit de conciliation européenne. Au point de vue politique, en dépit de tout un passé riche en exactions commises sur la Pologne, il n'y a pas de haine en notre pays pour l'Allemagne. *Fidèle à sa tradition et à son idéal, la Pologne est prête à chaque moment à tendre la main à son voisin d'occident.* Il nous faut pourtant constater que le gouvernement démocratique du Reich, ne semble pas en mesure de réagir, comme il convient, aux menées incessantes du nationalisme, qui menacent aussi bien la Pologne que la paix européenne : telle l'affaire du phosgène à Hambourg qui démontrait certaines affiliations entre la Reichswehr et des usines allemandes en U.R.S.S., telles les déclarations récentes du Dr Siehr, président

de la Prusse orientale, qui exigeait la révision des traités, telle l'affaire du cuirassé A, au sujet duquel le mémoire du général Groener met bien en lumière les intentions agressives contre la Pologne, telles enfin les attaques continuelles de la presse nationaliste et des organisations militaristes qui vont jusqu'à publier des numéros spéciaux dirigés contre la Pologne, comme la « Deutsche Tageszeitung », « l'Oder Zeitung », la « Deutsche Zeitung », etc., ou encore « l'Ost Europäische Korrespondenz » qui mène une propagande active contre le gouvernement polonais parmi les minorités blanc-ruthène, ukrainienne et lithuanienne.

« Pour parvenir à établir entre l'Allemagne et la Pologne des relations de bon voisinage, il est indispensable : 1° que le gouvernement prenne une attitude bien définie à l'égard de la Pologne ; 2° que l'opinion publique allemande cesse d'être abusée et excitée par l'élément chauviniste ; 3° que la presse allemande cesse de répandre des informations tendancieuses sur la Pologne ».

..

Mais quelle est la réponse du Reich à la Diète ? — tout au moins d'une fraction du Reich ? La voici :

En présence de nombreux parlementaires parmi lesquels les principaux représentants des partis de gauche, notamment M. Loebe, président du Reichstag, M. Grzesinski, ministre de l'Intérieur à la Diète prussienne, et M. Schneider, ministre de l'Agriculture, l'« Association Provinciale de Haute Silésie » vient de tenir à Berlin, une réunion avec le mot d'ordre : « Frères allemands venez en aide à la Haute Silésie ».

La réunion qui eut un caractère nettement hostile aux minorités des confins orientaux, conclut à la nécessité d'entreprendre la germanisation intensive de ces régions et particulièrement de la Haute Silésie. Le député au Reichstag, M. Ehrhardt, déclara notamment avec l'assentiment de l'Assemblée, que l'Allemagne ne se peut maintenir dans ses confins qu'au prix d'une action énergique de la population allemande. Pour obvier à l'émigration vers l'intérieur du pays de la population allemande de Haute Silésie en particulier, due à la grave crise économique qui y sévit depuis plusieurs années, M. Ehrhardt proposa de faire appel au gouvernement, pour accorder une subvention spéciale à la Haute Silésie.

Et l'action des nationalistes allemands s'étend, il va sans dire, à toute la frontière orientale.

Au cours du récent congrès des Chambres agricoles poméraniennes à Stettin, son président M. von Flemming, après avoir exposé la situation précaire de l'agriculture dans cette région, déclara que, du point de vue économique, national et politique, une aide

matérielle du gouvernement et la colonisation des Marches de l'Est par l'élément allemand s'imposaient d'urgence. Le Professeur Laubert de Breslau, déclara ensuite qu'en raison de l'existence dans ces régions d'une forte population polonaise à grosse natalité, il convenait d'y instaurer une politique économique rationnelle, basée sur une colonisation intensive, avec l'aide politique et financière du gouvernement.

Quant à l'administration prussienne, elle se prépare aux prochains débats sur la question des minorités à Genève, en faussant les statistiques. Il n'est pas sans intérêt de prendre connaissance des méthodes appliquées en Prusse pour procéder au relevé de la minorité polonaise.

Le recensement prussien de 1925 accuse en effet une brusque transformation de la carte ethnographique de la région. Le chiffre de la population polonaise en Allemagne qui avant le recensement était de 1.200.000, s'abaissa subitement à 200.000. On n'avait pourtant signalé aucun exode de la population polonaise. C'était là le résultat de la sélection opérée par l'administration prussienne entre polonais, polonais bilingues, mazures et mazures bilingues. En considérant comme allemands tous les polonais bilingues, après avoir retranché les mazures qui formaient ainsi une nouvelle minorité (le mazure est un dialecte polonais) on germanisait ainsi 1.000.000 de polonais et mazures bilingues, inscrits d'ailleurs comme tels à leur insu. Le recensement de la population n'était pas fait toutefois selon la même méthode que celui des mariages, et l'on constata bientôt que tandis que le chiffre de la population polonaise paraissait avoir diminué, le nombre de mariages entre polonais croissait constamment, sans que l'on pût s'expliquer cette anomalie.

La presse, elle, exagère jusqu'au comique !

Le « Lokal Anzeiger » vient de publier un violent article contre la Pologne où il affirme notamment que l'armée polonaise tient à demeure deux corps d'armée sur la frontière prussienne.

Il faut croire que les villes suivantes citées par l'auteur, Varsovie, Modlin, Lomza, Plock et Ostrolenka qui se trouvent en plein centre de la Pologne et où se répartissent trois divisions d'infanterie et deux de cavalerie sont considérées comme zone frontière par les pangermanistes.

C'est avec de fausses nouvelles de ce genre que les journaux nationalistes allemands abusent et excitent constamment contre la Pologne l'opinion publique, mal informée sur les intentions réelles de la Pologne.

..

Pourtant des signes de détente commencent à apparaître çà et là. Les esprits droits comprennent la né-

cessité absolue d'établir des rapports polono-allemands normaux.

Au cours de la récente assemblée des partis démocratiques à Berlin, M. Dietrich, ministre de l'Agriculture, déclara en ce qui concerne les relations polono-germaniques, qu'il est un partisan décidé d'un rapprochement économique entre les deux pays. « Le traité commercial germano-polonais, — dit notamment M. Dietrich, — ne peut se heurter indéfiniment, comme à un obstacle insurmontable, aux limitations de l'importation des porcins polonais en Allemagne. L'entente germano-polonaise s'impose non seulement au point de vue économique, mais aussi comme l'une des conditions essentielles du rapprochement franco-allemand ».

D'autre part, à la commission des affaires étrangères du Reichstag, M. von Schubert, sous-secrétaire d'Etat, souligna que, par suite de l'état précaire de l'agriculture en Allemagne, de la hausse des prix qui en résulte et du bon marché des produits agricoles polonais, il est utopique de supposer que l'Allemagne puisse se suffire à elle-même au point de vue agricole. « Il en résulte, conclut M. von Schubert, qu'un large accord commercial avec la Pologne doit aboutir au titre de nécessité naturelle ».

..

Les Polonais ont courtoisement invité les artistes allemands à exposer leurs œuvres à Varsovie, et inauguré ainsi l'ère d'un rapprochement intellectuel entre les deux pays.

Le Comité d'honneur de cette exposition comprend entre autres M. Zaleski, Ministre des Affaires Etrangères, M. Switalski, Ministre des Cultes et de l'Instruction publique et M. Rauscher, Ministre d'Allemagne à Varsovie. La direction de l'exposition a été confiée à M. Alfred Kühn, éminent connaisseur de l'art allemand.

L'exposition s'annonce comme du plus haut intérêt et contiendra les œuvres des plus éminents peintres allemands d'aujourd'hui, tels le prof. Liebermann, Emile Orlik, Max Slevont, Lovis Corinth, Max Pechstein, etc. La solennité de l'inauguration a été suivie d'un raout organisé par M. Rauscher, ministre d'Allemagne.

Au mois de mai sera organisée à Berlin une exposition de peinture moderne polonaise. De cette façon sera inauguré, dans le domaine artistique, un échange entre l'Allemagne et la Pologne.





LE FROID EN POLOGNE

Ce qui nous a aidés à endurer le froid de cet hiver exceptionnel, ce fut de lire dans les journaux que la Pologne connaissait des températures encore plus basses que nous.

150 années se sont écoulées depuis le jour où l'abbé Bystrzycki fonda la station météorologique de Varsovie, la première en Pologne et l'une des premières en Europe. Depuis ce temps, les observations météorologiques ont pu être enregistrées d'une façon systématique.

En étudiant de près les données recueillies, on peut se convaincre que l'hiver de cette année a été d'une rigueur sans pareille. Le 10 février dernier, la température était descendue — 32,8° Réaumur. Au cours des 150 années écoulées, une fois seulement, le 11 février 1855, le thermomètre a baissé plus encore, notamment à — 33,1°. Pendant les autres 149 hivers, Varsovie n'a pas connu de froid si terrible.

La température de Varsovie n'a pas été d'ailleurs la plus basse en Pologne. On a enregistré — 44° près de Wilno, et — 53° à Cracovie.

Quelles perturbations dans la vie polonaise !

Les trains subissaient des retards considérables. Les trains de voyageurs avaient été réduits de moitié, et le rapide Varsovie-Lwow arrivait avec treize heures de retard..., lorsqu'il avait réussi à traverser les remparts de neige accumulés aux environs de Radymin.

Entre Tarnopol et Krasno, les amoncellements de neige s'élevaient à 7 mètres de hauteur et recouvraient entièrement les poteaux télégraphiques. Pour retrouver sous la neige, les lignes de chemin de fer, il fallut creuser des puits profonds et de véritables tunnels. Tarnopol a été pendant quelques jours entièrement séparée du monde, privée même de communication télégraphique ou téléphonique.

Le train envoyé au secours de Tarnopol, muni de deux chasse-neige et de deux charrues, se frayait lentement une route grâce à mille ouvriers qui travaillaient le long de la ligne. Derrière lui, venait un train de marchandises chargé de charbon et de vivres, destiné à ravitailler la population de Tarnopol.

Le 18 février, à 16 heures, après cinq jours d'ensevelissement sous la neige, la ville recevait enfin le premier courrier postal et les journaux jetés du haut d'un avion. Le lendemain, le premier train de sauvetage avec quatre wagons de charbon et un wagon de vivres, entra dans la gare de Tarnopol.

Le 20 février, un autre train arrivait à Skalat, qui était entièrement isolé depuis le 9 février, et qui

manquait de sel, de pétrole, de sucre, de charbon, etc.

Les cheminots polonais ont fait des efforts véritablement héroïques pour vaincre la neige. Un train de la ligne Grodek-Mszan s'est trouvé, pendant la nuit du 14 au 15 février, enseveli sous la neige, par 20 degrés de froid, sans charbon et sans eau. Le train de secours, arrêté par un rempart de neige de plusieurs mètres de haut, dut s'arrêter à 100 mètres du train de voyageurs. Un vent violent soufflait en ouragan, avec tant de force qu'on ne pouvait se tenir debout. Dans ces conditions, les cheminots se mirent à creuser un tunnel sous la neige, et parvinrent à délivrer les voyageurs à moitié morts de froid.

Dans les villes, la situation fut critique. Lwow, une de celles qui a le plus souffert du froid, a vécu avec vingt-quatre heures de retard sur le reste du monde, car les journaux y arrivaient avec un jour de retard.

Les rues étaient presque désertes. Seuls sortaient ceux qui ne pouvaient faire autrement ; ils étaient complètement emmitouffés, pour ne pas risquer d'avoir les oreilles, le nez ou les mains gelés. Les conducteurs de tramways grelotaient à l'intérieur de leurs tramways, aussi les voyait-on souvent courir, dans la rue, à côté de leur voiture qui avançait à pas de tortue.

La gare de Lwow présentait un aspect singulier. Les malheureux voyageurs de Tarnopol et de Stanislawow, qui n'avaient pu rentrer chez eux, s'étaient logés au début dans les hôtels de Lwow ; mais bientôt, démunis d'argent, ils émigrèrent dans les salles d'attente chauffées de la gare, où ils attendaient chaque jour le train qui devait les ramener chez eux.

La situation était encore pire dans les petites villes et les villages qui se trouvaient privés des objets de première nécessité, tels que du pétrole, du savon, des allumettes, etc.

Les établissements d'enseignement sont restés fermés pendant plusieurs jours. A Cracovie, les écoles ne devaient ouvrir leurs portes que s'il faisait au plus — 20° dehors, et si les classes étaient à une température d'au moins 10 degrés.

Dans beaucoup d'endroits, les conduites d'eau ont gelé. C'est ainsi qu'à Varsovie, différents bâtiments d'utilité publique ont été privés d'eau, notamment la Gare centrale, les prisons militaires, le Théâtre National, les salles de la Reduta et la Manufacture de tabac d'Etat.

Les Polonais ont terriblement souffert du froid ; mais chez eux comme en France, l'esprit ne perd jamais ses droits. On en jugera d'après les « Sept jours de la

maîtresse de maison, du « Courrier illustré de Cracovie » :

Lundi. — Catherine a apporté dix kilos de charbon. La conduite d'eau a crevé.

Mardi. — Catherine a les mains, les pieds et le nez gelés et elle réclame une augmentation. Nous allons chercher l'eau chez les voisins.

Mercredi. — Le charbonnier a apporté un sac de houille. Nous l'avons accueilli comme le Messie. Le concierge mène un train d'enfer, parce qu'il prétend que nous transformons l'escalier en patinoire, avec notre eau.

Jeudi. — Le locataire d'en-dessous est monté nous prier de ne plus utiliser les water-closets. Le tuyau d'échappement a éclaté à cause du froid, et tout son appartement est transformé en tuyau d'échappement. Nous n'utiliserons donc plus les water-closets.

Vendredi. — On réchauffe tous les tuyaux de la maison, une fumée écoeurante remplit l'appartement. Nous fuyons au café. Joseph a bu le café de son voisin et George a marché sur le pied du garçon.

Samedi. — Il n'y a plus de charbon, il n'y a plus d'eau, il n'y a plus d'argent, Catherine est partie, les water-closets sont dégoûtants, le gaz ne marche pas.

Dimanche. — J'ai arraché le nez à mon mari. Il est allé à l'hôpital et moi en prison, les enfants sont chez leur tante. Enfin, nos misères sont terminées !

Malheureusement, les misères ne sont pas terminées, et le dégel menace maintenant la Pologne.

A Varsovie, le bureau hydrographique de la direction des voies fluviales a entrepris des travaux ayant pour but d'établir l'épaisseur de la glace sur la Vistule. Ces données peuvent servir à fixer la date de la débâcle des glaces.

500 familles habitant les lieux menacés par l'inondation devront déménager.

Voici, en effet, les épaisseurs de glace qui couvrent la Vistule en différents points : à Cracovie, 40 cms ; à Zawichost, 53 cms. ; à Varsovie, 60 cms. ; à Plock, 55 cms. ; à Torun, 62 cms. ; à Grudziadz, 55 cms.

Parmi les affluents de la Vistule, le Bug présente à Wyszkow, une épaisseur de glace de 40 cms., et à Pulstusk, de 60 cms.

Si ces glaces se mettent en mouvement, elles peuvent menacer très gravement les ponts. Il faut, en effet, compter, d'après les dernières évaluations, qu'il passera, sous les ponts de Varsovie, par exemple, en quatre jours, environ un million de mètres cubes de glace.

On a recommandé à tous les ingénieurs des chemins de fer de se mettre en rapport avec les détachements d'artilleurs et de sapeurs qui sont dans leur région, pour le cas où ils se trouveraient dans l'obligation de faire sauter les glaces afin d'éviter des inondations sur les lignes.



L'ENSEIGNEMENT



40 MINUTES

Au mois de Janvier une conférence des Directeurs des Ecoles Secondaires s'est tenue à Cracovie. De grands changements sont en effet projetés dans l'organisation de la vie scolaire polonaise qui est en pleine transformation.

De même qu'en France, on désire de toutes parts l'allègement des programmes et la réduction des heures de classe. Mais tandis qu'en France, les heures de classe comptent 60 bonnes minutes, en Pologne, jusqu'à présent, les heures de classe n'étaient que de 45 minutes, un quart d'heure de repos étant accordé aux enfants entre chaque cours. Or, le 19 Décembre dernier, M. Switalski, ministre de l'Instruction publique, a déposé à la séance du budget de la Diète un projet de loi ayant pour but de réduire à 40 minutes l'heure de classe, projet qui, d'ailleurs, va être réalisé incessamment. De cette façon, le gymnase garde les enfants pendant 5 heures chaque jour, mais le travail effectif des élèves en classe ne dure que 4 heures par jour.

Ainsi, la fatigue physique résultant de l'attitude anti-hygiénique imposée à l'enfant pendant la classe est diminuée autant que possible. D'autre part, toujours pour diminuer cette fatigue, la rentrée s'effectuera tous les matins à 9 heures, tandis qu'actuellement elle a lieu à 8 heures.

Ces mesures appellent néanmoins certaines restrictions. Pour qu'elles soient efficaces, il faut les accom-

pagner d'un allègement correspondant des programmes. Que servirait, en effet, à l'enfant de ne travailler que 4 heures par jour en classe, s'il doit étudier encore pendant de longues heures à la maison, aménagée très souvent d'une façon encore beaucoup moins hygiénique que l'école ? Il ne faut pas que le professeur, devant le nombre réduit de ses heures de cours, soit obligé de revenir à la vieille méthode et de dire à ses élèves : « Vous apprendrez chez vous, de telle page à telle autre ». Les pages à apprendre par cœur à la maison doivent être réduites au minimum, de façon à ce que l'enfant ait, chez lui, le temps de se livrer davantage à la lecture.

Une autre question qui se rattache immédiatement à l'heure de 40 minutes est celle des langues vivantes. Beaucoup de gens autorisés, en Pologne, estiment que les langues vivantes devraient être complètement éliminées de l'examen de maturité (baccalauréat polonais). Déjà, avant la guerre, l'Autriche avait appliqué cette mesure en considérant que la connaissance d'une langue vivante étrangère ne doit pas être, pour l'enfant, un but en soi, mais uniquement un moyen qui lui est donné de se perfectionner ultérieurement.

Enfin, ajoute le « Kurjer Codzienny », il serait bon d'appliquer l'heure de 40 minutes aux écoles populaires aussi bien qu'aux écoles secondaires.



Jean - Chrysostome PASEK

Une Bataille au XVII^e siècle

Quel polonisant ne connaît Pasek, Pasek le hâbleur, Pasek le gaillard, Pasek grand mangeur, grand buveur, grand ferrailleur, orateur fleuri et salé, chicaneur en diable, depuis que Paul Cazin nous a donné en français ses « Mémoires » hauts en couleur, si amusants à lire !

Il restait dans les papiers de Cazin des pages encore inédites de sa traduction. Il veut bien nous en faire l'affriolant cadeau. On ne peut toutes vous les livrer, ces pages ! Le Saint-Simon polonais brave l'honnêteté non seulement dans le latin macaronique dont il entremêle ses discours, à la mode du temps, mais aussi dans son langage, que Cazin nous rend avec toute sa truculence et sa verdeur.

Mais il reste dans les autres assez de brio, de verve, de sarcasmes, de gloriole, de traits pris sur le vif, de verve moralisatrice, d'épithètes sonnantes, pour que vous preniez à les lire un plaisir extrême. Non seulement, vous ne vous apercevrez pas que vous avez affaire à une traduction, comme Boy qui, lisant le « Pasek » de Cazin, avait envie de le traduire en polonais !... — Mais vous ne penserez plus que vous lisez : vous avez devant vous l'homme, avec ses défauts amusants, ses réelles vertus, et sa puissance irrésistible d'évocation pittoresque. Vous aurez devant vous ses compagnons, ses ennemis, son siècle.

Et vous ne manquerez pas d'acquérir, pour prolonger votre joie, les « Mémoires de Jean Chrysostome Pasek, gentilhomme Polonais », parus à la Société d'Édition des Belles-Lettres, 157, Boulevard St-Germain. Cazin, qui les a traduits, les a fait précéder d'une lucide préface, où le hobereau grand écrivain polonais, est jugé à son exacte valeur morale et littéraire, par la plume spirituelle, mordante et pénétrante du parfait écrivain français.

L'épisode que nous vous offrons se place au cours des guerres polono-moscovites du 17^e siècle.

Dès que M. Dolgoroukij ne fut plus qu'à deux milles de nous, le conseil se réunit. Les uns opinèrent qu'il fallait attendre l'ennemi de ce côté de la rivière. Ils en donnaient les raisons et Sapieha était du nombre. Les autres tenaient pour qu'on la passât, et notamment Czarniecki et Tolubinski. Nous attendons quelques jours : personne ne vient. Pourquoi ? personne ne sait. On s'informe, on demande : rien. Qu'il eût peur de nous avec de pareilles forces, n'était pas à croire, il y avait là quelque mystère. Szarniecki finit par apprendre d'un gentilhomme de l'endroit, que Zoltarenko devait amener 40.000 cosaques du Dniepr. On confère, on décide qu'il vaut mieux prévenir qu'être prévenu. Des marécages rendaient l'accès de la rivière difficile ; au milieu, l'eau atteignait au poitrail des chevaux et la vase du fond engluait leurs sabots. On eut préféré jeter un pont, mais la chose ne souffrait pas de délai, et les bois étaient trop loin. Quand nous eûmes passé à gué, chacun fit réflexion : mieux valait fondre tout droit sur les rangs ennemis que de rebrousser chemin. On dispose l'armée comme on l'avait fait devant Klovanskij, mais chacune des neuf compagnies de hussards fut partagée en trois escadrons, et chaque escadron placé devant une compagnie de pancernes. L'armée présentait ainsi un si bel aspect qu'on eût dit qu'elle comptait 6.000 hussards. On se mit en ordre de bataille, nous eûmes encore l'aile gauche, avec Wojnilowicz. Les valets d'armes, tant les nôtres que ceux des Lithuaniens, reçurent l'ordre de se grouper par pelotons sous les enseignes, et chaque peloton eut un compagnon comme capitaine. Il y avait aussi quelques compagnies de volontaires conduites par Muraszka. On les réunit aux valets d'armes et on les posta derrière une hauteur, loin du gros des troupes, avec ordre de ne pas se montrer avant que la bataille fût engagée. Ces réserves donnaient fort bonne mine à notre petite armée et semblaient en doubler le nombre. Les Lithuaniens surtout emmènent avec eux quantité de ces pourvoyeurs de bouche, ils en avaient là plusieurs milliers. Voulant suppléer par le courage, à ce qui nous manquait en force, nous n'avions pas le quart de la puissance ennemie, nos chefs envoyèrent demander à Dolgoroukij de donner le combat, puisque

nous n'étions pas venus là pour nous reposer. Les envoyés le rencontrèrent qui marchait sur nous ; ils revinrent nous avertir que l'ennemi était innombrable et s'avancait protégé par des *hulaj-gorody*. Ce sont des espèces de barrières mobiles, comme celles qu'on élève d'ordinaire devant les ouvrages de fortification, formées de pierres entrecroisées et attachées par des crampons de fer. Les gens de pied les portent devant eux, les posent à terre au moment de l'action, et pointent leurs mousquets au travers, de sorte qu'il est impossible à la cavalerie de les charger, car les chevaux s'empaleraient sur les pieux. Ils se trouvent ainsi comme derrière un fort, d'où le nom de *hulaj-gorod*. Dès que Czarniecki fut informé de cette ruse, il ordonna de creuser de petites tranchées devant nos lignes. L'infanterie et les valets se mirent activement au travail, enlevant la terre comme ils purent, qui dans sa toque, qui dans ses pans d'habits, car l'artillerie ne possédait pas assez de pelles. Une heure après, les retranchements étaient prêts et l'on plaça par derrière l'infanterie et les canons. Tout cela se fit en un tour de main. Nous devions rester sur la défensive et ne marcher à l'ennemi que par fractions, puis revenir à l'abri, quand la position deviendrait difficile. Mais les choses en allèrent tout autrement ; nos lignes abandonnèrent leurs retranchements et l'ennemi ses palissades, comme je le dirai plus loin. On commença par envoyer contre les Moscovites des escarmoucheurs de bonne volonté. Il y avait entre les deux armées un bois peu profond et peu épais, mais assez étendu pour les empêcher de se voir. Nous courons donc vers ce bois, et les autres qui nous aperçoivent lancent aussi leurs escarmoucheurs que leur armée suivit aussitôt. La nôtre demeurait immobile derrière ses retranchements.

Les escarmoucheurs s'engagèrent ; on voyait déjà des combattants isolés se poursuivre. C'était encore de ce côté du bois, à un demi-quart de mille de notre front. Dès qu'un Moscovite était poursuivi, il se jetait dans les broussailles. Il y avait parmi nos volontaires un garçon qui s'entendait merveilleusement à les faire endéver. Dès qu'ils criaient : « Le Kniaz ! Le Kniaz ! » il s'avancait tout près d'eux et leur criait à pleins poumons : « Votre Kniaz est un ... » — vous m'entendez assez, — ou bien, pointant le derrière en l'air : « Qu'il me baise ici, votre Kniaz ! » Et les Moscovites de courir sur lui bride abattue, par dizaines. Mais il montait un cheval excellent et leur échappait toujours après les avoir entraînés de tout côté, de manière qu'il nous était facile de les tuer ou de les capturer. Bref, grâce à lui, on put en envoyer une trentaine au palatin qui les fit parler. D'autres fois ce garçon arrivait sous leur nez et leur criait quelque chose sur le compte du tsar. Nos Moscovites ne se sentaient plus de fureur (car c'est un plus grand crime pour eux d'offenser leur tsar que de blasphémer Dieu) se lançaient éperdument à ses trousses. Le jeu dura longtemps. Ils le poursuivaient au milieu du bois, voulant l'attraper à tout prix : ils l'auraient écorché vif pour tant de méchanceté. Et nous de les poursuivre.

Acharné que j'étais après l'un d'eux, je fus à deux doigts d'être pris. J'avais imprudemment conduit mon cheval dans une coupé, au milieu d'un fourré de jeunes pousses et je voulais lui faire sauter une souche. C'était un cheval souris de petit taille, mais lesté et souple, que je montais souvent dans les combats. Je lui

avais mis deux brides, pour le cas où il eût rompu sa gourmette, j'en tenais une dans ma main, l'autre était attachée à l'arçon. Or voilà qu'en levant la patte, il s'entrava dans la bride que mon traître de pacolet avait laissée trop lâche. Il se mit à boiter, si bien que je le crus blessé, et au même moment, un Moscovite barbu fondit sur moi. Celui que je poursuivais revient en arrière, voyant ce qui se passait. Le barbu m'attaque, je lui décharge mon pistolet en pleine poitrine, il tombe. L'autre qui était jeune, me saisit par la nuque, voulant sans doute m'emmener vivant. Les ennemis, en effet, n'avaient encore pris aucun prisonnier, tout au plus nous avaient-ils tué quelques hommes. Il ne pouvait tirer, ses deux pistolets n'étant pas chargés. Au moment où il s'emparait de moi, je lui saisis de la main gauche la main dont il tenait son sabre. Nous étions aux prises comme deux vautours qui se battent. Un autre Moscovite passa à côté de nous, sur un cheval moucheté de blanc. Mon homme lui crie : « Fiedor ! Fiedor ! ici ! » Mais Fiedor devait avoir souci de sa peau, deux de nos compagnons le poursuivaient. Ceux-ci m'apercevant, lâchent leur gibier et courent à nous. Mon Moscovite alors de me crier : « Lâche-moi, que j'aie au diable ! » Je ne voulais plus mais une minute avant, je l'aurais lâché de grand cœur et sans me faire prier. Ils s'en emparèrent et coupèrent la bride qui gênait mon cheval. Le barbu étendu par terre vivait encore. Un de mes compagnons l'embrocha de sa pointe, et voulut descendre pour lui tâter les poches, mais il n'en eut pas le temps, car les lignes ennemis avançaient déjà dans le bois et les escarmoucheurs tourbillonnaient comme une fourmière. Nous abattons le cheval du mort et volons vers les nôtres. Comme le prisonnier n'était pas facile à emmener, Jakubowski lui assène un coup sur la nuque, il tombe, nous rejoignons nos rangs au moment où l'ennemi débouchait des broussailles, serré comme un champ de pavots en fleurs. Les deux armées sont en présence. On donne l'ordre aux escarmoucheurs de quitter le terrain. Le palatin parcourt les régiments, il exhorte, il supplie : « Rappelez-vous, Messieurs, que c'est pour la gloire de Dieu que nous apportons ici en sacrifice notre vie et notre sang ». Puis les deux armées demeurèrent environ deux heures sans qu'aucune d'elle attaquât, jusqu'à ce que nous envoyâmes de nouveau nos escarmoucheurs pour attirer l'ennemi. Les Moscovites quittèrent alors le bois et s'avancèrent vers nous à une portée de canon. Deux mille fantassins conduits par un Kniaz du tsar, abandonnèrent leurs palissades et marchèrent contre notre aile droite. Ce que voyant, le palatin vint à Wojnilowicz et lui dit : « Allons, vieux soldat, commencez bien ! » Puis, passant devant notre compagnie, il nous cria : « Tenez ferme ! ». Les autres arrivaient lentement. Dès que le palatin les vit près de nous, il cria : « A l'ouvrage, de par Dieu ! » Nos compagnies s'ébranlèrent, les chefs marchaient en avant, les bras nus jusqu'au coude. Dès que nous fûmes à quatre stades les uns des autres, nous primes notre élan et les deux fronts se heurtèrent. Le palatin après nous avoir conduit jusqu'au bout se retira de côté. Une lutte corps à corps s'engagea et durant un bon quart d'heure personne ne recula d'une semelle. Sapieha, voyant notre position critique, car nous étions peu, nous envoya de l'aile gauche 1.500 soldats. Ils prirent l'ennemi en flanc avec une telle impétuosité qu'ils se rompirent aussitôt. L'action devint

chaude, les morts tombèrent de tous côtés. Enfin les Moscovites finirent par lâcher pied. Leur artillerie ouvrit contre nous un feu terrible, mais sans nous faire beaucoup de mal, car nous nous étions avancés à tel point que les boulets passaient par dessus nos têtes. Quelques-uns des nôtres seulement furent atteints ; certains eurent leurs chevaux tués sous eux, parmi lesquels Wojnilowicz, et beaucoup devinrent sourds par suite de cet horrible fracas qui leur cassa les oreilles. Pour ma part, j'en gardai pendant plus de trois mois de tels bourdonnements qu'il me semblait avoir une brasserie dans la tête.

Nous revînmes en arrière après avoir enlevé six drapeaux aux Moscovites dont les rangs étaient fort éclaircis, et qui ne s'étaient pas échappés sans emporter chacun quelque bon souvenir. Dolgoroukij fit honte au Kniaz, ainsi qu'un capitaine des reîtres fait prisonnier nous le raconta plus tard, de s'être laissé ainsi culbuter. A quoi le Kniaz répliqua sur le champ : « Nous allons voir bientôt si vous joindrez l'exemple à la leçon. Ce sont des guêpes, vous dis-je, des guêpes et non des hommes ». Ils restèrent longtemps sans faire autre chose que de tirer le canon. Nos chefs envoyèrent dire de nouveau à Dolgoroukij que nous étions venus pour nous battre et qu'il se faisait tard. Il fit répondre : « Ne trouvez pas mauvais si la mort tarde à venir : vous ne perdrez rien pour attendre. La nuit n'est pas loin, mais j'ai assez de troupes pour vous dépêcher en une heure et donner à chacun son compte, sans qu'il me faille une journée entière ». Après cette insolente réponse, il fit avancer les régiments qui se trouvaient derrière les palissades, n'y laissant qu'une partie de l'infanterie avec les canons, et il joignit à la cavalerie des gens de pied et des pièces de campagne. Il se promettait d'en finir avec nous d'un grand coup, confiant dans la supériorité de ses forces. On envoya dire alors à Muraszka d'amener en vue de l'ennemi les volontaires et les valets d'armes qui attendaient derrière la hauteur. Ils arrivèrent au triple galop comme auraient fait des troupes qui accourent prêter main-forte, et se rangèrent à l'aile gauche, non loin des Lithuaniens. Muraszka caracolait sous son toug, brandissant son bouzdygan, courant de droite et de gauche comme un chef d'armée. Et de fait, toute cette canaille avait si bel air que nous reprîmes du cœur à la voir. Les Moscovites crurent que nous recevions des renforts et s'expliquèrent ainsi les cris de triomphe qu'ils entendirent dans nos rangs. Ils firent sortir toute leur cavalerie et une moitié de leur infanterie des palissades, nos cavaliers s'avancèrent aussi, abandonnant les retranchements. En même temps que les boulets de canon, d'énormes flèches, longues comme des tinets, et avec des fers comme des couperets, tombaient dans nos rangs. Nous nous demandions avec étonnement quels arcs ils pouvaient bien avoir, ou si quelque géant s'était mis de la partie. Nous ne savions pas que c'étaient les Tartars d'Astrakan dont les arcs sont si hauts que, appuyés à terre, ils dépassent encore la tête du tireur. Nos chefs avaient décidé que Sapieha marcherait le premier à la rencontre, ainsi qu'il l'avait demandé ; mais les Moscovites en agirent à leur idée plutôt qu'à la nôtre et commencèrent par attaquer notre aile droite, de sorte que nous fûmes engagés les premiers. Le palatin accourt et nous dit : « Messieurs, je vois que l'ennemi a des préférences pour vous. Mais n'ayez crainte, le centre vous secon-

dera ». Une bataille sanglante s'engagea alors. Les rangs ennemis étaient terriblement serrés ; ils étaient plusieurs pour un seul d'entre nous, mais nous tenons bon quand même et ne lâchons pas pied. Des cavaliers tombent de cheval, on emmène les blessés hors des rangs. L'infanterie mêlée à la cavalerie nous gênait beaucoup, car chaque fois que nous pressions l'ennemi, nous tombions sur ces coquins.

Les Lithuaniens, à l'aile gauche, se battaient incomparablement mieux qu'ils n'avaient fait contre Khovanskij. Ils avaient retrouvé le courage qu'ils avaient entièrement perdu. Nos volontaires et nos valets chargeaient de vrais Tartars ; brefs, tous montraient une ardeur sans pareille, enflammés qu'ils étaient par la vue d'un aussi puissant ennemi. De tout le temps de mon service, avant comme après cette action, je n'ai jamais vu les Polonais se battre aussi vaillamment. Et les autres disaient : « S'ils voulaient toujours se battre ainsi, le monde entier tomberait en leur pouvoir ». Les Moscovites se confiaient dans le nombre de leur armée ; nous, nous ne comptons que sur Dieu et sur nos bras. L'émulation y fut aussi pour beaucoup. Les Lithuaniens et nous, luttions à qui ferait mieux. Et il faut avouer que ces armées moscovites, les compagnies de hoiars surtout rangées en bataille, ont l'air plus terrible qu'aucune autre nation. Leur barbe seule impose un tel respect qu'il semble que s'en prendre à eux, c'est s'insurger contre la majesté paternelle. Le palatin vint apporter ses ordres aux hussards et fit dire à Sapieha de donner, car le soleil était sur son déclin. Il accourt vers nous. Heureuse la mère d'un tel fils, et puissent de pareils chefs nous naître encore ! « Allons, Messieurs, qui aime Dieu me suive ! » Nous nous élançons. Des clameurs effroyables retentissent ; car nous ne pouvions avancer et nous ne voulions pas reculer, aimant mieux périr en luttant qu'en fuyant. Il est manifeste que la main de Dieu était sur nous, puisque nous arrivâmes à vaincre de pareilles forces, sans souffrir nous-mêmes trop de pertes. Quatre de nos compagnies s'étant mises à la poursuite des Moscovites, 3.000 tireurs firent feu sur elles, or je ne l'oublierai jamais, et c'est la dixième fois que je le raconte tant je tiens le fait pour prodigieux, il n'y eût de tué qu'un compagnon, quatre soldats, et mon cheval fut abattu sous moi. Le proverbe dit bien : L'homme tire, Dieu mène la balle ; car sous un pareil feu la moitié des nôtres auraient dû tomber.

Les hussards chargèrent ensuite contre les rangs ennemis qui formaient comme une muraille : certains brisèrent leurs lances. Le règlement veut que, en pareil cas, on prenne son sabre, mais aucun n'eût garde de jeter sa lance avant de l'avoir trempée dans le sang de l'ennemi. Un de leurs escadrons, suivi de je ne sais plus quelle compagnie de pancernes, ne rencontra qu'une faible résistance. Les Moscovites craignant pour leurs ventres, s'écartèrent devant eux, de sorte qu'ils pénétrèrent au plein milieu des rangs, les perforèrent comme un taraud, et parvinrent tout droit, avec leurs lances presque intactes, à la place où l'on avait ouvert une sorte de porte dans les palissades pour laisser passer l'ennemi. Ils n'avaient perdu qu'un officier et un cheval. Arrivés là, ils firent demi-tour et se trouvèrent face aux derrières de l'ennemi. On annonça au palatin qu'on voyait ses enseignes au-delà des ennemis que cette manœuvre avait laissés tout penauds. Craignant qu'on ne les écrasât, il fit

tenter un suprême effort, et lui-même, à la tête des troupes, frappait, tirait, s'exposait non comme un hetman, mais comme un simple soldat. Les Moscovites confondus, lâchèrent pied. Alors, tue, égorge, assomme ! Les compagnies refoulées sur les palissades se heurtaient à nos hussards qui les rejetaient de côté. Ceux qui étaient par derrière ne pouvaient tirer pour dégager l'ouverture sans s'exposer à frapper les leurs. Cependant, nous les serrions de près contre cette barrière de pieux joints avec des crampons, qu'il était difficile de renverser en un moment. Le carnage fut tel que les monceaux de corps couchés tout au long, s'élevaient comme un rempart ou une digue. Et ainsi ils tombèrent dans le piège qu'ils nous avaient tendu et dont ils se promettaient beaucoup. *Qui facit foveam incidit in eam.* Dieu en disposant ainsi d'ordinaire que tel est pris qui croyait prendre..

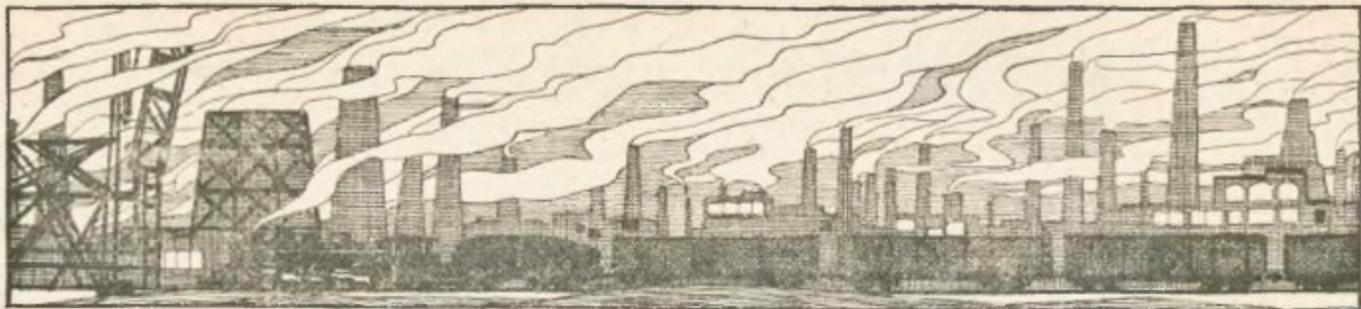
Presque toute leur cavalerie fut anéantie. Nombre de palatins, de Kniaz, de boiars du conseil et de hauts dignitaires périrent, car on n'eût pas le loisir de prendre personne vivant au milieu d'une telle multitude. C'eût été perdre son temps inutilement que de s'amuser après un seul quand on en pouvait tuer plusieurs dans le même instant. Il m'arriva d'en sabrer un vêtu aussi somptueusement que s'il eût été à la noce ; je remarquai son colback orné de perles et d'une agrafe en diamant, mais il me fut impossible de m'en emparer au milieu de la mêlée : si vous vous arrêtiez auprès d'un ennemi mort, dix autres tombaient sur vous. Ce fut notre infanterie qui ramassa le plus de dépouilles en butinant à notre suite. On trouva beaucoup d'argent, car l'arrière ban était composé des plus riches boiars. Ils perdirent ainsi toute l'infanterie qui avait pris part à l'action, et le reste ne nous eût pas échappé si la nuit n'était survenue. On recueillit plusieurs chariots de drapeaux et force pièces d'artillerie. Peu de prisonniers, dont quelques centaines de fantassins, mais sans grande importance, sauf trois colonels, des capitaines, des boiars et un certain nombre d'Allemands et d'Anglais. La nuit sauva Dolgoroukij et ceux qui échappèrent avec lui ; si la journée eût été plus longue, ils eussent tous péri.

Zoltarenko et ses cosaques restèrent à trois milles du champ de bataille. Son avant-garde, dit-on, fut témoin de l'action et vit la défaite de Dolgoroukij. Il tourna bride aussitôt en toute diligence. Les Moscovites lui envoyèrent l'ordre de rejoindre Khmielnitchenko. Il s'y rendit à grandes journées, mais je ne sais trop de quel secours il leur fut, car à la même époque messieurs nos hetmans défirent glorieusement les troupes de Cheremet, au point qu'il n'en resta *nec munitius cladis* ; car les uns périrent dans l'affaire, les autres furent pris par les Tartars, nos alliés, et parmi eux Cheremet lui-même qui fut ainsi puni d'avoir aidé la Moscovie contre nous. Ce fut une grande et insigne victoire, mais je n'en dirai rien, car je n'y étais pas. Je ne parle que des affaires auxquelles j'ai été mêlé, me proposant de décrire *statum vitæ meæ, non statum Reipublicæ*, afin de pouvoir me remettre en mémoire chacune de mes actions, en relisant plus tard cet écrit, au cas où mes souvenirs me feraient défaut. Mais là aussi, nous fûmes favorisés par Dieu, puisque d'une aussi formidable armée, qui comptait, dit-on, 70.000 hommes dans les cosaques, pas un seul ne devait échapper. Le grand Dieu tout-puissant faisait enfin miséricorde à la nation polonaise et arrachait la patrie

affligée de la gueule de ces cruels ennemis qui l'eussent déchirée toute entière s'il ne nous eut donné la victoire. Que son très saint Nom soit béni !

Après la bataille, le palatin envoya de gros détachements reconnaître les lieux où l'on avait signalé les Cosaques, afin d'aller leur donner de ses nouvelles. Mais ils s'étaient déjà esquivés, voyant le festin qu'on servait à Dolgoroukij et ne voulant pas attendre leur part. Voilà le fait d'un chef perspicace : prévenir l'ennemi et ne pas le laisser se fortifier. Que serait devenue notre poignée d'hommes si les Cosaques s'étaient joints aux Moscovites ? Mais les Moscovites reçurent les écrivains, les Cosaques prirent la fuite, et les Kal-moucks d'Astrackan que nous redoutions tant furent taillés en pièces. Ceux des régiments qui eurent à les combattre, racontèrent qu'ils n'étaient bons à rien, et n'avaient fait d'abord que tourner sur eux-mêmes en agitant leurs lances puis s'étaient enfuis avant les Moscovites ; je ne sais pas que personne eût été blessé par eux. Ainsi, Dieu quand il lui plaît inspire la sagesse au chef et la vaillance au soldat ; ce que nous éprouvâmes visiblement durant cette guerre, où il n'y avait pas apparence qu'une armée aussi faible que la nôtre pût triompher. Quand le détachement de coureurs qui avait été envoyé sur le Dniepr, revint en passant devant Mohilev, les Moscovites qui menaient auparavant si grand tapage, en nous menaçant de leur Dolgoroukij, de leurs chaînes, et de leurs prisons, ne soufflaient plus mot. Voilà comment Dieu confond l'arrogance et la présomption !





LA VIE ÉCONOMIQUE

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE LA HAUTE-SILÉSIE

La « Vossische Zeitung » consacre un important article au développement économique de la Haute-Silésie polonaise. Elle y relève notamment que la production du charbon atteignit en 1928, plus de 30.000 tonnes, soit 91 % de la production d'avant-guerre (d'après les statistiques de 1913). — 60 % de la production totale est absorbé par la Pologne. La production de l'acier se chiffre en 1928, par 690.000 tonnes d'acier brut, soit 80 % de la production d'avant-guerre. En Haute-Silésie allemande — ajoute le journal — la production du fer ne dépasse pas 64 % de celle d'avant-guerre.

..

LA SITUATION INDUSTRIELLE EN POLOGNE

La Banque de l'Économie nationale publie un compte rendu de la situation industrielle en Pologne à la fin de janvier dernier. La température déjà rigoureuse pendant ce mois, n'a cependant pas nui à l'industrie polonaise comme elle devait le faire en février où la rigueur extrême du froid a interrompu en bien des endroits toute activité industrielle.

Janvier, au contraire, a vu une forte demande de charbon et l'industrie houillère a travaillé avec plus d'intensité que jamais, atteignant un rendement exceptionnel, voisin de quatre millions de tonnes. Cette possibilité toujours extensible de production, démontre la

nécessité de pousser plus activement encore, pendant l'année 1929, la construction de chemins de fer et de matériel roulant, afin de faciliter l'exportation du charbon.

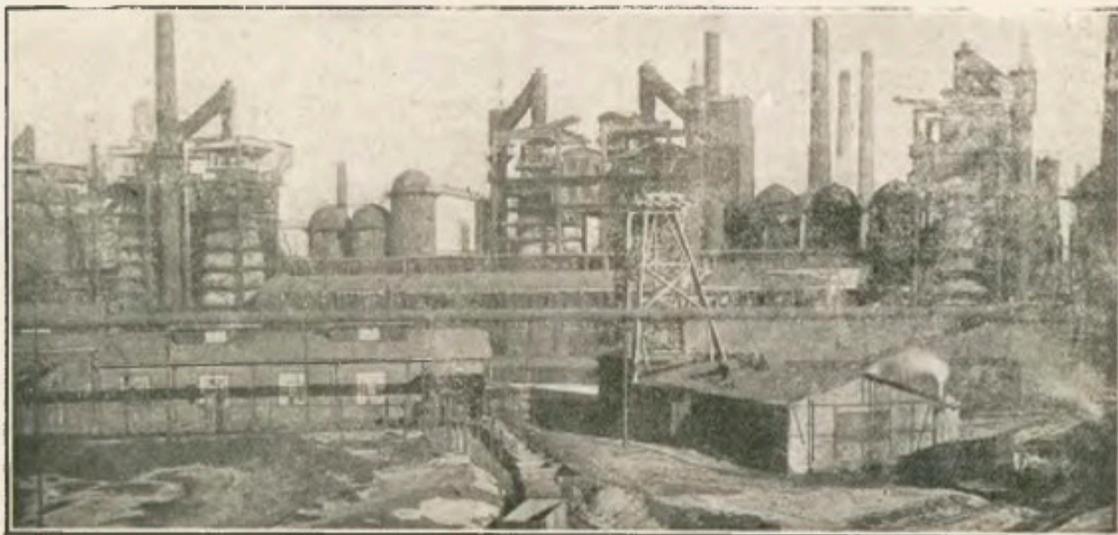
La production de naphte s'est au contraire ralentie, à cause des fortes gelées et des chutes de neige. Cependant de nouveaux jaillissements se sont manifestés et de nouveaux forages sont en préparation. Un développement normal se manifeste dans la production des sels de potasse de Kalusz et de Stebnik, le marché intérieur leur étant toujours plus largement ouvert.

La production du fer s'est maintenue. Elle a même dépassé la normale en ce qui concerne les rails de chemins de fer. Il y a eu, au contraire, stagnation dans la fabrication des cotonnades et des lainages. Le chômage partiel ou total a sévi sur diverses places.

Dans l'industrie du bois, la signature récente d'un accord provisoire avec l'Allemagne, a favorisé l'exportation. La fabrication des meubles en bois courbé reste prospère, surtout par l'exportation en Amérique.

Le gouvernement encourage directement l'emploi des engrais chimiques. Cette branche de l'industrie polonaise est en bonne voie de développement : fabriques d'azote, de cyanamide de calcium, de superphosphates, etc...

Toutefois dans ces diverses industries, l'insuffisance des transports se fait souvent sentir. L'investissement de nouveaux capitaux dans les chemins de fer est donc parfaitement motivé.



FORGE EN HAUTE-SILÉSIE

Une Visite à l'Elektrownia de Bydgoszcz



M^{me} ET M. RÉGAMEY

Nous partons en automobile, pour visiter la Centrale électrique de Bydgoszcz. Il faut d'abord traverser un quartier de la ville bâti par les Allemands, et qui est oppressant comme une ville d'Allemagne. Il fatigue le regard par la multiplicité de motifs qui veulent être décoratifs, il écrase l'imagination sous ses architectures massives. Vient ensuite une campagne pâle et délicate sous un ciel que le voisinage de la Baltique charge de brumes. Au milieu des champs se dresse la carcasse de l'Elektrownia. Les proportions en sont heureuses : elle ne subjugué pas le paysage. Pourtant, elle est vaste, mais nous ne le découvrirons qu'à l'aide de notre fatigue, quand nous aurons erré de salle en salle.

Que la Pologne ait un outillage aussi moderne que l'Allemagne ou l'Amérique, vous n'en doutez pas, et point n'est besoin de vous décrire ces moules de planches pour les piliers de béton, ce ciment d'où sortent des tiges de fer, ces tuyaux de fonte, ces moules de sable... cela se voit partout.

Mais je voudrais vous présenter celui qui nous guide à travers ces utiles horreurs, et qui les illumine de son intelligence, de son énergie, de son amour pour la patrie, de sa foi dans l'avenir de la Pologne.

C'est l'ingénieur Louis Régamey, un Polonais auquel les hasards de l'histoire ont donné un nom français. Sa femme, par contre, est une Française au nom polonais : Marię Strowska, qui a fondé à Bydgoszcz la Société des Amis de la France. Elle est présente, et son humour contraste avec l'enthousiasme de son mari, alors que tous deux apportent la même intrépidité à servir les deux patries.

Quoi ! de l'intrépidité pour édifier une Centrale électrique, pour enseigner le français ? Mais oui, lecteur, car Bydgoszcz est une « marche », un avant-poste,

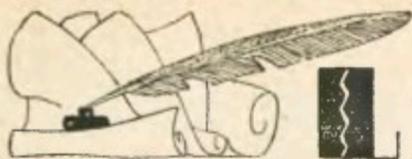
que les allemands voulaient tourner contre la Pologne, où leur propagande a maintenant son quartier général (1). Dans une usine en construction, il risque de se produire des accidents ; l'Elektrownia a failli sauter. La presse peut reprendre contre une école le procédé de Basile : Calomniez, calomniez...

Elle est debout, pourtant, la Centrale Electrique. Et c'est un monument de la Pologne nouvelle. Tout est polonais, ici : la charpente vient des forêts polonaises, les appareils des forges de Pologne. On aurait toutefois acheté des turbines aux Français, mais les Français ne sauraient être accusés d'avoir l'âme trop commerciale... Passons ! Écoutons plutôt l'ingénieur célèbre ses ouvriers : ils ont élevé cette énorme construction dans le minimum de temps, avec un zèle qui a renversé tous les obstacles. Ces pauvres gens ont compris qu'ils reconstruisaient la patrie : ils ont été les dignes aides de leur ingénieur. Il n'a pas été question entre eux de « lutte de classe ». Quand Louis Régamey et sa femme sont rentrés de France, l'été dernier, l'Elektrownia pour les accueillir s'est pavoisée et fleurie.

Le soir même de notre visite à l'usine, Louis Régamey revient parmi nous essoufflé et joyeux. Il vient de gagner une rude partie ! Laquelle, je n'ai pas à le révéler, mais je pense que jamais, je n'aurais supposé à l'entendre cet après-midi qu'il pouvait garder tant d'ardeur sous les menaces les plus angoissantes. La reconstitution nationale de la Pologne, si rapide, nous émerveille. Nous sommes pourtant loin encore de savoir tout ce qu'elle aura coûté aux Polonais !

R. B.

(1) Voir l'article de Ph. POIRSON : Pologne et Allemagne, dans notre précédent numéro.



LES LÉTTRES



Acquérez pour votre Bibliothèque

I. J. PADEREWSKI, par Henryk Opienski

Esquisse de sa vie et de son œuvre avec préfaces de Gabriel Hanotaux, Gustave Doret et Alfred Cortot. Un beau volume écu, illustré de 16 hors-texte, sous couverture rempliée fantaisie, broché, 20 fr., aux Éditions Fernand Roche, 150, Bld St-Germain, Paris.

Henryk Opienski, compositeur, musicographe, ancien directeur de l'Opéra de Poznan, directeur du « Motet et Madrigal », ami personnel de Paderewski, était plus qualifié que personne pour retracer la carrière du génial musicien. Il étudie en technicien les œuvres de Paderewski, et son jeu de virtuose. Mais il présente aussi le grand patriote et l'homme de cœur.

Certains souvenirs peu connus de l'enfance de Paderewski, sont bien touchants pour les Français.

Quand le petit Ignace commençait ses études musicales chez son père, aux confins de la Pologne, en Podolie, il apprenait aussi notre langue, avec une institutrice française.

« Est-ce à son influence, ou simplement à celle de son père, dont les sentiments n'étaient pas douteux, que l'on doit l'orientation première des idées de cet enfant ? Toujours est-il qu'au moment de la guerre de 1870 (il avait alors dix ans) ses idées étaient parfaitement fixées : Ignace avait une opinion politique très ferme sur les événements et il ne pouvait y avoir de victoire, selon lui, que du côté des Français. Cette conviction se manifesta même d'une façon assez spéciale : comme son père, atteint d'une maladie de la vue, ne pouvait plus lire son journal, l'enfant fut chargé de le lui lire à haute voix. Mais les nouvelles devenaient de jour en jour moins favorables, et il ne fallait pas aggraver les tristesses du pauvre père malade. Que faire alors ? Ignace n'hésita pas : il interpréta les « communiqués » de la guerre dans le sens de ses désirs, annonçant sans sourcilier des « victoires françaises » assez peu conformes à la triste vérité. Par malheur, M. Paderewski père fut obligé, après quelques jours de ces « informations sensationnelles » de se rendre à la ville voisine, où ses notions particulières sur les succès des belligérants furent assez brutalement redressées. On devine dans quel accès de colère le digne homme rentra chez lui : le « reporter » Ignace allait passer un mauvais quart d'heure ; il l'avait prévu d'ailleurs, en détruisant prudemment les pièces à conviction, les journaux qui flambaient déjà dans le poêle quand son terrible juge le menaça du fouet ! Tel Abraham menant Isaac au sacrifice, le père

courroucé levait déjà la main pour frapper l'enfant, lorsque l'ange du Seigneur apparut soudain, mais sous les traits d'un autre fils d'Isaac, le barbier juif Spirtz, homme conciliant et doux en dépit de ses rasoirs : « Pourquoi donc monsieur veut-il battre cet enfant ? S'il avait fait connaître à monsieur la vérité, monsieur aurait certainement pleuré de chagrin et sa maladie des yeux se serait aggravée. Monsieur doit lui pardonner : c'est un excès de bonté et non une faute ! »

Devant ce plaidoyer inattendu, le bras du père irrité fut désarmé, et il pardonna de grand cœur à son lecteur infidèle. »

On voit par ce fragment, combien est agréable la lecture de l'ouvrage d'Opienski. Et quel sujet magnifique que la vie d'un Paderewski, premier pianiste virtuose de notre époque, compositeur original, soutien moral de sa patrie aux fers, un de ceux qui la ressuscitent, Président du Conseil, orateur prestigieux. L'étude de son opéra « Manru » est bien intéressante. Les citations de son discours sur Chopin donnent envie de connaître tous ses discours. Bref, un livre des plus attachants.

Il est orné de portraits du maître dus à de très grands artistes, comme Alma Tadema ou Burne Jones, qui nous présentent cette belle figure modelée par le génie auxquels s'ajoutera l'expérience qui la rendra plus sévère, sans en diminuer la bonté.

LA POLOGNE, par Alexandre Merlot

dans la collection des Guides pratiques de Commerce extérieur, aux Éditions de l'Economie nouvelle, 74, Boulevard Haussmann, Paris. Prix 12 fr.

M. Merlot, directeur de la Chambre de Commerce franco-polonaise, directeur de la revue « La Pologne », nous donne un « précis » selon son expression, dont la concision permet de faire tenir en une centaine de pages une quantité de renseignements utiles sur la Pologne économique.

Nous le recommandons à tous les conférenciers qui voudraient traiter des richesses naturelles de la Pologne, de ses industries, de ses progrès, de ses possibilités. Nous ne le recommandons pas aux hommes d'affaires : point n'en est besoin. Ils voudront tous l'avoir à portée de la main.

Une précieuse bibliographie termine cet utile ouvrage.

JOSEPH PILSUDSKI, par Klingsland (1)
aux Editions Kra; 6, rue Blanche, Paris ; un volume
illustré, 15 fr.



SIGISMOND S^t-KLINGSLAND

Ce livre est la vie d'un homme qui, solitaire, a affronté l'Histoire.

Devant les yeux du lecteur se déroule un panorama étrange, une lutte constante, sans arrêt, une lutte secrète de la civilisation occidentale contre le joug oriental. Lutte acharnée, sans trêve et sans merci, mais lutte divisée, menacée de l'anéantissement d'elle-même. Un homme se lève. Indiscernable d'abord dans la masse

(1) Voir page 68.

de ses concitoyens de qui il ne diffère ni par le rang, ni par la fortune, très vite par le travail de son génie il se place à la tête de l'action et impose sa volonté.

Car Pilsudski a épousé l'Acte. Il lutte. Ni la bêtise, ni la mesquinerie — les deux plus grandes ennemies de l'action — ne le peuvent arrêter.

S'il est un mot qu'il ne comprend pas, c'est celui de médiocrité. Il est seul, car il est difficile d'atteindre la plateforme du génie. Il est Chef. Et la volonté de son acte triomphe.

Telle apparaît dans le livre de Klingsland, l'extraordinaire aventure de la Pologne ressuscitée par la volonté d'un homme.

Cette histoire — qui est de l'Histoire — a de l'aventure tout le grandiose, tout l'imprévisible et tout l'impondérable.

Toute une gamme de tons se déroule devant les yeux. Depuis les puissantes couleurs de risque, jusqu'aux plus subtiles nuances de délicatesse humaine. Car ce livre est humain et chacun peut y trouver ses angoisses et ses joies.

Une belle page de vie humaine qui contribue à la foi dans l'Avenir.



L'ARMÉE TCHÉCOSLOVAQUE

M. Charles-Henry, qui a publié une si intéressante histoire de l'Armée Polonaise, préfacée par M. Painlevé Ministre de la Guerre et par M. le Général Gouraud, vient de faire éditer chez Lavauzelle : « L'Armée Tchécoslovaque ». Dans cet ouvrage, il retrace la naissance du nouvel état. Le Maréchal Foch et le Maréchal Pétain ont écrit pour M. Charles Henry, une fort belle préface.





L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



Chers Lecteurs, notre Revue vous plaît sous sa nouvelle présentation. Chaque jour, vos lettres nous le disent, vos dons nous le prouvent.

Que ceux d'entre vous qui ne nous ont pas encore adressé la somme qu'ils destinent à notre œuvre pour 1929 aient la bonté de le faire à présent. Ils nous éviteront le souci, le travail, les frais que nécessiterait une lettre d'avis personnelle.

Nos cordiaux remerciements à tous ceux de nos amis, fort nombreux, qui ont déjà répondu à notre appel !

A L'OCCASION DES CONCERTS DE PADEREWSKI

Les Comités régionaux des Amis de la Pologne, dans toutes les villes où le Maître a donné des concerts en faveur des œuvres du Maréchal Foch, ont tenu à lui exprimer leur gratitude et leur admiration.

PADEREWSKI n'a autorisé aucune manifestation en son honneur, mais il a reçu avec ce charme qui le rend infiniment sympathique, les délégués de nos Comités.

A Bordeaux, M. DE KERSABIEC, consul, M. CAMENA D'ALMEIDA, Mme MANON CORMIER, Mme LEVERNE et d'autres membres du Comité lui firent fête après son inoubliable concert.

A Mulhouse, il est accueilli sur le quai de la Gare par M. DE RETZ, directeur des Mines domaniales de potasse, et président des A. P.

A Lyon, après le concert, le Maître s'entretint longuement avec MM. HERRIOT, VALLET, préfet du Rhône, et GHEUSI, Inspecteur d'Académie et président des A. P. Le lendemain, il rendait visite à ce dernier dans ses bureaux de l'Académie.

A LA SORBONNE

Très vivante conférence, donnée le 13 février par M. FILIOL, qui apporta, à présenter « Cracovie » le goût très vif qu'il a pour cette ville, sa connaissance de la Pologne où il s'est rendu souvent, et une juvénile ardeur.

De nombreuses et belles projections ont illustré cette présentation.

LES CONFERENCES DE M. ZAKRZEWSKI

Un éminent Polonais, grand ami de la France, M. ZAKRZEWSKI, Président de la Cour d'Appel de Poznan, et Président de l'Association franco-polonaise dans la même ville, a bien voulu donner quelques conférences dans les cercles des A. P.

A Marseille

Par six degrés sous zéro, le 12 février, trois associations marseillaises accueillirent M. Jean ZAKRZEWSKI. C'étaient le Comité des Amis de la Pologne, la Société de Géographie, le Comité de relations internationales, à qui M. ZAKRZEWSKI venait dire ce que les Polonais ont fait de leur pays depuis leur résurrection, la preuve de leur activité sera la Foire de Poznan qui s'ouvrira en Mai prochain. M. ZAKRZEWSKI a vivement engagé les Marseillais à faire, à cette occasion le voyage de Pologne, les Français seront reçus comme des frères et c'est à eux surtout que la Pologne sera fière de montrer le travail opiniâtre qu'elle a pu faire en dix ans.

La conférence avait été précédée d'un banquet offert, par « Les Amis de la Pologne », à M. ZAKRZEWSKI et présidé par le Général DE TOURNADRE. Nous y avons noté la présence de M. le Consul de Pologne WEGNEROWICZ et



M. ZAKRZEWSKI

Président de la Cour d'Appel de Poznan

Madame, M. MASSON, Président de la Société de Géographie, M. le Préfet MASTIER et M. le Professeur HOULLEVIGUE, Vice-présidents du Comité de Relations internationales ; M. GACHON, Secrétaire général de l'Association et Madame, M. FROLICH, président de l'Association des Ingénieurs polonais et Madame ; M. PESSEMESE, Inspecteur d'Académie honoraire ; M. et Mme MOULLETON ; MM. les Commandants DIDOT de l'Etat-Major et BOUCHERIE DE LA MOTTE, LONIEWSKI, PIAZZA, conseillers des Amis de la Pologne, TIBOROWSKI, M. MAGNIER, Mme RABILLOU-HOFMAN, etc..

A l'issue du repas, le Président des A. P., Général de TOURNADRE, prononça une allocution de bienvenue à laquelle répondit avec non moins de cordialité M. ZAKRZEWSKI ; M. le préfet honoraire MASTIER termina la série des discours.

(Le Petit Marseillais)

A Montpellier

M. ZAKRZEWSKI, a fait, le 13 février, à 5 h. 30, dans la salle des fêtes du Palais de l'Université, une conférence sur « 10 ans d'efforts polonais », qui a été chaleureusement applaudie.

Le distingué conférencier a eu le grand mérite de traiter son sujet dans un langage d'une remarquable pureté.

Toutes les notabilités assistaient à cette conférence, ainsi que de nombreux officiers de la garnison.

En termes d'une haute élévation de pensée, M. DE MONTVALON, premier président de notre Cour d'appel, a présenté l'éminent conférencier, ancien ministre de Pologne, venu pour nous parler d'un pays vers qui nous porte une admiration de longue date.

— Je vous apporte aussi, a déclaré M. DE MONTVALON, s'adressant à M. ZAKRZEWSKI, le salut de la magistrature française à la magistrature polonaise.

Avec une connaissance approfondie de son sujet, l'éminent orateur évoqua les souvenirs historiques qui, si souvent, unirent les bannières de Pologne aux oriflammes de France. Tout l'effort de M. ZAKRZEWSKI tendit à démontrer que sa glorieuse patrie est non seulement une nation vivante, mais encore digne de vivre. Il expliqua la mentalité de ses compatriotes au cours de la grande tourmente, lesquels, sous des drapeaux parfois différents croyaient cependant, les uns et les autres, combattre pour la Pologne.

Le conférencier donna ensuite quelques détails sur l'organisation politique et administrative de son beau pays, effleura en passant, la diversité des codes qui le régissent, notant l'unification déjà obtenue de ses multiples juridictions et faisant prévoir pour un avenir proche la parfaite homogénéité de son appareil judiciaire.

C'est ensuite un regard rapide jeté sur le développement économique de la Pologne et la réorganisation de son armée. L'orateur montre encore l'effort considérable fait pour répandre l'instruction publique, citant des chiffres et des statistiques impressionnantes.

...Pour terminer, ce fut l'aimable invitation adressée à tous nos concitoyens pour aller visiter l'Exposition générale, qui doit s'ouvrir le 16 mai 1929 à Poznan. « La Pologne y étalera ses richesses. Vous verrez ce qu'elle produit. Arrivez donc en grand nombre. Je vous y invite de tout cœur. Croyez que vous serez bien reçus. »

« Les Polonais aiment la France comme on aime une sœur chérie. Et la Pologne vous restera une alliée d'une fidélité inébranlable. »

Cette belle péroraison, il est à peine besoin de le dire, fut accueillie par des applaudissements enthousiastes, qui se renouvelèrent pour souligner l'éloquente improvisation de M. le bâtonnier CHAMAYOU et les paroles de remerciements adressées par M. le Premier président DE MONTVALON à son éminent et distingué collègue de Pologne.

(Le Petit Provençal, l'Éclair) V. B.

Le Colonel COQUINER mérite, pour l'organisation et le succès de cette belle manifestation, des remerciements particuliers.

A Aix-en-Provence

La réception à Aix, de M. ZAKRZEWSKI fut, selon le mot de notre ami, une fête nationale !

On s'en rend compte par la presse : tous les journaux lui ont consacré de longues colonnes.

La conférence eut lieu au Familial Cinéma, le 14 février, devant une très nombreuse assistance. Elle fut suivie de films des A. P. Succès complet pour le conférencier : succès de chaude sympathie pour sa personnalité, et de vif intérêt pour son exposé.

Le matin, M. ZAKRZEWSKI avait visité la ville, accom-

pagné de Mme et M. WEGNEROWICZ, consul de Pologne à Marseille : on le conduisit tour à tour au pavillon d'initiative et de tourisme, aux musées ; on lui fit admirer les églises, la cathédrale et les vieux hôtels.

Un dîner intime réunissait à midi, à l'hôtel Nègre-Coste, les amis de la Pologne et les personnalités de la ville. On y remarquait : M. le sous-préfet ANGELI, qui présidait le repas avec le tact qui lui est particulier, ayant à sa droite M. ZAKRZEWSKI, à sa gauche Mme et M. WEGNEROWICZ, consul de Pologne à Marseille ; à ses côtés, M. le colonel BERECKI, commandant d'armes ; LOBIN, président du Tribunal de commerce, vice-président de la Société des Amis de la Pologne, qui remplaçait M. MARTRE, président, indisposé ; Joseph JOURDAN, conseiller général ; DELOBEL, proviseur du lycée Mignet, président de l'Alliance Française ; MASSIERE, ancien bâtonnier ; M^e GARCIN, l'actif secrétaire de la Société des Amis de la Pologne ; DE MOUGINS-ROQUEFORT, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Aix ; EYMARD, ancien bâtonnier ; Alfred JOURDAN, bâtonnier, président de l'Académie d'Aix ; FESTUGIERE ; BAGARY, ancien bâtonnier ; AUBE, avoué ; GABET, président du Comité des fêtes ; DETORI, président des Médailles militaires d'Aix ; docteur LATIL, et les représentants de la presse.

A la fin d'un dîner exquis, M. ZAKRZEWSKI prit la parole et, d'une voix douce aux inflexions musicales, et vibrante du romantisme slave, il dit tout le plaisir qu'il avait connu à voir la cité « qui avait entendu la vieille des troubadours et qui est restée imprégnée de leurs chants d'amour ». Il marqua son espérance d'une union plus intime de ces deux nations : la France et la Pologne, et d'une connaissance plus approfondie l'une de l'autre.

Avant lui avaient pris la parole M. ANGELI, qui souhaita la bienvenue à M. ZAKRZEWSKI en notre ville ; M. LOBIN, au nom des « Amis de la Pologne » dont il est le vice-président et qui traduisit avec quels sentiments de joie et d'affection les Aixois recevaient le premier président de la Cour de Poznan. M. WEGNEROWICZ, à son tour, parla de l'union de la Pologne et de la France.

La musique du 22^e R. I. C. attaqua l'hymne national polonais, que l'on écouta debout, puis la « Marseillaise ».

M. ZAKRZEWSKI conservera sûrement le meilleur souvenir de son passage, dont M^e André GARCIN, le sympathique secrétaire général de la société Les Amis de la Pologne, avait réglé avec un soin particulier, jusqu'aux moindres détails. Nous avons retrouvé là le cœur d'or et l'intelligence initiative de notre cher collaborateur M^e GARCIN ! Qu'ils soient remerciés, lui, et tous ceux qu'il a su gagner à la Pologne !

A Lyon

A Lyon, où la conférence de M. ZAKRZEWSKI était donnée sous les auspices de l'Association franco-polonaise, les Amis de la Pologne se rendirent à la Salle du Palais de la Bourse, pour écouter le conférencier et lui manifester leur entière sympathie.

A Paris

Le Comité Central des A. P. convia le 21 février à un thé intime ses meilleurs collaborateurs pour fêter M. ZAKRZEWSKI, dans les salons du Cercle International Estudiantin. M. POTWOROWSKI, premier secrétaire d'Ambassade accompagnait notre hôte, que Mme ROSA BAILLY présenta aux Français, au cours de cette toute cordiale réunion.

A ALENÇON

On se rappelle la remarquable conférence faite, le 28 février 1928, à Alençon, sous les auspices de la Société historique de l'Orne, par Mme ROSA BAILLY, l'éminente secrétaire générale des « Amis de la Pologne ». Souffrant d'une grippe rebelle, dont elle ne s'est pas encore tout à fait remise, Mme ROSA BAILLY voulut nous parler quand même — et avec quelle persuasion, — de notre grande amie, la Pologne. Une cinquantaine de personnes avaient alors adhéré spontanément à l'œuvre de fraternité qui resserre les liens historiques unissant la France à la Pologne.

Estimant que le moment était venu de constituer un comité régional, M. TOURNOUËR, président de la Société historique, convoqua, le 7 février, les adhérents de la première heure. Mme la marquise GICQUEL DES TOUCHES, dont on sait l'origine polonaise, avait bien voulu assister à cette réunion, symbolisant par sa présence l'union sentimentale de sa patrie d'origine et de sa patrie d'adoption. Ce seul titre l'eût désignée pour la présidence si les statuts des « Amis de la Pologne » n'y mettaient obstacle.

Après un échange de vives accolades prirent part : Mme P. ROMET, Mlle GAUCHER, directrice de l'École primaire supé-

rieure de jeunes filles d'Alençon ; MM. A.-H. BESNAIRD ; BONNE, Inspecteur d'Académie ; R. JOUANNE, archiviste départemental ; Paul ROMET, conseiller général ; H. TOURNOUER, un bureau provisoire fut constitué.

Le bureau fut ainsi formé : Président : M. R. JOUANNE ; secrétaire générale : Mme la marquise GICQUEL DES TOUCHES ; trésorière : Mlle GAUCHER.

(Extrait de la presse locale)

A MOULINS

Le mercredi 27 février, a eu lieu à l'Université Populaire une soirée franco-polonaise, qui a obtenu le plus brillant succès. M. LANSARD, professeur au Lycée Banville, dont tout le monde se plaît à reconnaître les si beaux talents de metteur en scène et d'organisateur, et Mlle PRALOIS, directrice du Cours Complémentaire de jeunes filles, remarquablement experte également dans cet art difficile, avaient bien voulu mettre sur pied l'interprétation de la délicieuse et si amusante comédie de Fredro, le fils du grand Fredro, le Molière Polonais, qui fut officier des armées Napoléoniennes, « Trois médecins pour un malade ». Les acteurs, élèves du Lycée de garçons et du Cours Complémentaire, l'interprétèrent avec un rare brio, à la satisfaction générale d'un public charmé. Mesdemoiselles PERNEIX, DEBORD, et GOZARD, rendirent très spirituellement et fort délicatement les rôles de Mme Marguerite, d'Annette et de Jeanne. M. MADQ fut un merveilleux M. Gaspard ! Enfin MM. PLAISANCE, DRIJARD et CONY, se révélèrent à nous comme trois médecins, étourdissants de vérité... et de science ! Nous n'aurons garde d'oublier M. MARTEL, qui, dans le rôle de Valentin fut amusant au possible. La partie française ne fut pas moins réussie. Sous la direction si éclairée de M. A. CHAUMAS, et avec le précieux concours de Mlle FABRE, pianiste, l'orchestre joua de ravissantes danses bourbonnaises, orchestrées par P. Chaumas. Les jeunes filles du Cours Complémentaire chantèrent de très heureuse façon un fort beau chœur, composé par M. DÉCHELLE. Mademoiselle GAUDIAT nous fit rire... aux larmes, avec ses monologues si comiques. Un charmant quatuor chanta l'Angélus de la Mer, de Goublier. Plusieurs membres de l'Institution des Charmesses, parmi lesquels nous citerons tout particulièrement M. DÉCHELLE, le remarquable compositeur, M. FÉBOROFF, un violoniste russe d'un admirable talent, et les excellents pianistes, MM. AUROUER et GUILLAUME, se firent entendre à plusieurs reprises.

Des remerciements tout particuliers et bien sincères sont dus à M. le Proviseur du Lycée Banville, président du Comité des Amis de la Pologne de Moulins et à M. le Censeur, qui voulurent bien autoriser leurs élèves à jouer la comédie de Fredro et s'intéresser très vivement à cette manifestation qui a certainement beaucoup contribué à resserrer à Moulins les liens d'amitié entre France et Pologne.

L'organisateur fut M. MAX FAZY ; à lui la « Vedette américaine ! »

A ALGER

Le Dimanche 17 Février a eu lieu au Splendid-Cinéma une matinée offerte par le Comité d'Alger, qui dirige M. ROZÉE, aux groupes scolaires des A. P., en présence de M. RIGOLLET, consul de Pologne.

Nous saluons avec plaisir la reprise de cette féconde activité du comité d'Alger auprès des écoles.

A PHILIPPEVILLE

Un groupe d'A. P. est en voie de formation à Philippeville, d'où Mme de PORASKA nous a envoyé déjà d'intéressantes adhésions.

A MONTPELLIER

Par les soins de Mme STOLZENBERG, Directrice de l'Ecole Normale d'Institutrices, une séance de films polonais a eu lieu dans cette école, où les A. P. rencontrèrent tant de sympathie et d'aide active !

A HAUBOURDIN

M. l'abbé PRÉVOST, auquel les A. P. avaient prêté leur importante collection de projections sur Varsovie, a fait faire à ses élèves une promenade des plus captivantes à travers l'histoire de la ville et ses monuments, dans une séance qui a eu lieu le 11 janvier au Petit Séminaire. Un excellent compte-rendu paru dans « L'Amitié Divine », organe du Petit Séminaire, nous prouve quels fruits ses auditeurs ont recueilli de sa conférence.

A BOUFARIK

Le mercredi 20 Février, sous la présidence de M. Paul DEJOUANY, Mlle CWIK, professeur honoraire de l'Ecole Nor-

male, a fait une conférence sur les « Tatras » dans les Karpathes, à l'Université Populaire.

Un auditoire très nombreux a applaudi chaleureusement la conférencière. (La Dépêche Algérienne)

A CHERBOURG

La magistrale conférence qui fut faite au nom de la Société des « Amis de la Pologne », le dimanche 3 février après-midi, à l'Hôtel de Ville, par M. CHARLIAT, sur « Colbert et la Baltique », fut une lumineuse et captivante leçon d'histoire.

L'éminent conférencier, qui est chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique dans les pays baltes, a tout particulièrement insisté sur l'importance que présentait au XVII^e siècle le port de Dantzig, ce « Grenier principal de la Pologne » comme l'a appelée l'un des ambassadeurs de Louis XIV, et a donné lecture des rapports présentés par les agents envoyés par Colbert à Dantzig en 1671. Il s'ensuivrait que c'est par Dantzig que la France importait le matériel de bâtiment dont elle avait besoin notamment : le bois, le goudron et la bourre. Un rôle tout spécial a été joué par Dantzig pendant les guerres de la France avec l'Angleterre et la Hollande, le port de Dantzig étant devenu le seul port important alors les matières brutes en France.

L'attrait des récits dont fut faite cette conférence, fut rehaussé par la projection d'un certain nombre de vues d'un puissant intérêt : estampes, documents de jadis.

A ANGERS

Les Amis de la Pologne à Angers et la Société de Géographie ont invité M. NOUVEL à venir parler de Wilno aux angevins.

La conférence eut lieu le 18 février au Cinéma des Variétés et fut accompagnée de nombreuses projections.

La très sérieuse documentation du conférencier, ses hautes qualités de méthode furent pleinement goûtées de son distingué auditoire.

TROIS CONFERENCES DE MADAME ROSA BAILLY

A Lyon

Invitée par les A. P. de Lyon à leur présenter la vie et l'œuvre du grand poète Adam Mickiewicz, auquel Paris va élever un monument sur une de ses plus belles places, Madame BAILLY s'est rendue à Lyon le 13 février. Hélas ! ce fut le jour le plus glacial de ce rude hiver. Par — 20°, quarante-sept auditeurs eurent le courage de venir à la Salle du Palais de la Bourse. La séance eut lieu, pourtant. Nous connaissons le courage et l'ardeur de notre secrétaire générale. Présentée en un charmant discours par M. GHEUST, Recteur, Président des A. P., elle parla avec autant de science que de passion de la vie et de l'œuvre du grand poète, qui fut un grand patriote. Mlle Suzette GUILLAUD lut avec un charme exquis des sonnets de Mickiewicz ; les A. P. de Lyon ont toujours eu le privilège de sa précieuse collaboration.

Le lendemain, les A. P. fêtèrent Madame Bailly par un déjeuner de savoureuse cuisine lyonnaise où prirent part M. le Consul KLUCZYNSKI, M. le recteur GHEUST, la dévouée secrétaire du Comité, Mme BARRET-SPALIKOWSKA, la charmante hôtesse de Mme BAILLY, Mme NAUDE ; M. GLUCKSMAN-RODANSKI, M. CARRÉ, secrétaire général de l'Alliance Française ; M. BACKTROG, président des Etudiants Polonais à Lyon, et d'autres amis.

A Grenoble

Deux jours plus tard, sur l'aimable invitation de M. le Recteur de l'Académie de Grenoble, Mme BAILLY parlait à nouveau de Mickiewicz, à l'Amphithéâtre de la Faculté des Sciences, devant un public d'étudiants et d'étudiantes.

« C'est une conférence de premier ordre que nous venons d'entendre », s'exclama le recteur quand la conférencière eut retracé la vie et présenté les principales œuvres de Mickiewicz.

Une très abondante documentation par des projections lumineuses compléta la séance.

A Versailles

Mlles TACONET, qui dirigent à Versailles une Institution pour jeunes filles, de très haute tenue, convièrent Mme BAILLY à venir parler de la Pologne à leurs élèves.

Un sympathique auditoire suivit avec émotion la conférencière dans ses considérations sur l'histoire de la Pologne.

En souvenir de cette séance, Mlles Taconet ont remis aux A. P. 150 francs pour leurs éditions.

A SAINT-GERVAIS

Le Jeudi 28 Février notre ami M. SOUTY a parlé de la Pologne aux membres de l'Union Paroissiale de St-Gervais ; sous les murs de l'église martyre, il évoqua les souffrances de la nation polonaise ; à deux pas du lieu où, le Vendredi-Saint de 1918, les obus allemands semèrent la mort, il rappela les massacres et les guerres qui teignaient de sang la Pologne et les bords de la Vistule.

Des projections transportèrent ensuite les auditeurs en Pologne.

M. le chanoine GAUTHIER, curé de Saint-Gervais, remercia vivement le conférencier.

A CONSTANTINE

Pour continuer son œuvre de propagande, Mme Georges VICREY s'est rendue à l'École Primaire Supérieure de jeunes filles où s'est formé l'an dernier un groupement d'adhérentes aux A. P.

Dans une très captivante causerie, Mme Georges Vicrey a montré notamment par quelles affinités s'explique et se justifie l'amitié franco-polonaise.

Les deux nations savent s'armer et combattre avec un même courage pour la défense du droit et de la liberté, mais ce ne sont pas des nations de proie.

La distinguée conférencière a insisté aussi sur l'amour profond du paysan polonais pour la terre — sentiment qui fut jadis très vif chez nos paysans de France, mais qui semble malheureusement se perdre aujourd'hui.

Cette causerie a été encore plus attrayante par la lecture de fort belles pages descriptives extraites de l'œuvre magistrale de Ladislas Reymont, « Les Paysans ».

Enfin, pour faire mieux connaître encore la Pologne d'aujourd'hui et ses incroyables efforts vers un total épanouissement, l'orateur a présenté le livre si captivant : « Notre Sœur la Pologne », de M. et L. Barot-Forlière (Librairie Académique Perrin et Co, Edit.). Notes et impressions d'un tout récent voyage documentaire, méticuleux et triomphal de deux Français des A. P. de Paris. A l'issue de la réunion des cartes postales et des brochures de propagande ont été distribuées aux jeunes filles présentes, et de nombreuses adhésions ont été renouvelées.

Tous nos compliments à la dévouée fondatrice des A. P. dans notre ville.

A TOURS

Notre ami le Dr BAROT-FORLIÈRE, président de la Société Angevine de Géographie et du Syndicat d'Initiative de l'Anjou, s'est rendu le Dimanche 17 Février à Tours pour faire une conférence aux membres de la Société de Géographie sur le sujet suivant : « La Pologne et les grands conflits éventuels de demain de l'Europe centrale ». Cette conférence très documentée, développée à l'aide de huit cartes explicatives des régions critiques de l'Europe Centrale : Corridor polonais et Dantzig, Haute-Silésie, Lituanie et Wilno, Ukraine et Bessarabie, a été très goûtée du public d'élite qui avait bravé le froid pour s'instruire et mieux connaître notre sœur la Pologne. Le conférencier, dont l'éloquence sobre et persuasive est bien connue dans l'ouest de la France, n'eut aucune peine à faire comprendre à ses auditeurs l'importance des questions polonaises dans le maintien de la paix européenne.

Une série de projections photographiques vint émailler cette conférence à la fin de laquelle, le président de la Société Tourangelle de Géographie, le pasteur de SAINT-ANDRÉ promit de constituer à Tours une section des Amis de la Pologne.

Nous nous réjouissons d'autant plus de ce résultat que la Ville de Tours est un grand centre de tourisme anglo-saxon où par suite de malentendus regrettables, nos amis polonais ne jouissent pas de la considération à laquelle ils ont droit.

Une section des Amis de la Pologne rendra là-bas des services appréciables.

A SAINT-BRIEUC

Le dimanche 24 février, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, Madame BAROT-FORLIÈRE, co-auteur avec le Dr Barot-Forlière, ancien maire d'Angers, du très beau livre « Notre sœur la Pologne », a fait une conférence fort intéressante qui fut écoutée et applaudie autant qu'elle méritait de l'être.

Admirablement documentée, ayant gardé d'un voyage d'études des visions très nettes, la conférencière a parlé dans un langage châtié, clair et avec infiniment de bonne grâce, de charme et de talent.

Le sujet traité eût pu être aride comme l'est toujours un peu une page d'histoire où les faits se succèdent dans leur ordre chronologique, mais Madame Barot-Forlière a su éviter l'écueil en agrémentant son exposé d'anecdotes qu'on ne sentait pas avoir été imaginées pour les besoins de la cause.

A plusieurs reprises, des applaudissements nourris ont coupé la parole à Madame Barot-Forlière, lui prouvant toute l'émotion qu'elle soulevait dans son auditoire.

M. AUBERT, président de la Société des Conférences populaires, qui remplaçait M. CHRÉTIEN retenu à la chambre, s'est fait l'interprète de tous pour remercier chaleureusement Madame BAROT-FORLIÈRE de sa belle causerie. Il lui a demandé de vouloir bien revenir l'année prochaine.

Adaptant à la circonstance l'exclamation de Floquet, M. AUBERT a terminé sur ces mots : « Après vous avoir entendue, crions ensemble : Vive la Pologne, Madame ! ».

(Du Démocrate de Saint-Brieuc)

NOS GROUPES SCOLAIRES

Une causerie au lycée de St-Brieuc. — Le 25 février, Madame BAROT-FORLIÈRE, sur l'invitation de M. le Proviseur du Lycée se rendait au Lycée et devant une cinquantaine d'élèves improvisait une causerie anecdotique sur la Pologne et les Polonais, si convaincante que sur le champ les élèves enthousiasmés fondèrent une section scolaire des Amis de la Pologne.

Châlons-sur-Saône. — Madame la directrice et Mademoiselle BLONDEAU ont constitué au collège de jeunes filles un groupe de 39 adhérentes, qui nous ont envoyé aussitôt 78 francs pour nos éditions.

Poitiers. — Nous avons eu la très agréable surprise de retrouver à Poitiers, à l'École Primaire Supérieure de garçons, notre dévoué ami, M. Prosper CHANGEUR, l'an dernier professeur à Bressuire où il avait fondé un groupe scolaire.

Installé dans sa nouvelle résidence, il a fait connaître notre œuvre à ses jeunes gens, et lettres et mandats se sont suivis à notre adresse, nous apportant adhésions, abonnements, demandes de correspondants, de publications, de timbres, achats d'insignes, etc. Un feu, un ardeur dans ce nouveau groupe, qui nous a rendus bien heureux ! Et notre caisse s'est enrichie de près de 500 fr. ! Comment féliciter M. Prosper CHANGEUR et ses élèves !

Bressuire. — D'ailleurs, les amitiés franco-polonaises créées à Bressuire par M. CHANGEUR persistent : nous avons reçu de M. CORNU, élève à l'E. P. S., au nom de ses camarades, une aimable lettre et leurs cotisations.

Paris, Lycée Fénélon. — Les A. P. du Lycée Fénélon viennent de nous remettre, par l'aimable entremise de Mlle POLLET, une somme de 124 francs.

Salins. — L'École Primaire Supérieure de jeunes filles de Salins possède un groupe d'A. P. de 22 adhérentes, au nom desquelles Mlle OUDOT, Directrice, nous envoie 44 frs.

Tours. — M. THIBAUT, professeur à l'École Primaire Supérieure de garçons, vient d'y constituer une section d'A. P. déjà importante, qui nous a fait don de 114 frs.

Paris, Collège Ste-Barbe. — M. NOUVEL a effectué, au nom des A. P. de Ste-Barbe, un versement de 139 francs, accompagné d'abonnements.

St-Etienne. — M. MATTE, Inspecteur d'Académie, Président des A. P. à St-Etienne, vient de fonder un groupe au Lycée de garçons, avec l'aide de M. le Proviseur et de M. ROCHE, professeur d'histoire. Notre très dévoué et très actif collaborateur en a créé un autre au Lycée de jeunes filles, avec 47 membres, sous la présidence de Mlle SCHMITTER.

DEUX CONFÉRENCES DE M. CLEMENT

Le 24 Janvier, les membres du Cercle d'Hulst (étudiants anciens élèves de Stanislas), entendirent J. S. CLEMENT leur parler de la place que tient le catholicisme chez les grands écrivains polonais, depuis Kachanowski jusqu'à L. Reymont.

Le 28 Février, sous la présidence de M. le chanoine TOURZARD, cure de la paroisse, une centaine de jeunes gens du Patronage de N. D. de la Croix (Ménilmontant) écoutèrent attentivement une causerie de J. S. CLEMENT sur la Pologne Catholique, son histoire et ses sanctuaires ; puis c'est avec un vif enthousiasme que l'assistance vit l'écran lui révéler la vie polonaise dans ses métiers, ses sports et ses danses.

On nous écrit...

Avignon, 18 février 1929.

Madame la Secrétaire générale,

C'est au nom de la grande amitié que je porte à la Pologne, que je me permets de vous écrire.

Je m'adresse particulièrement à vous, parce que je sais que vous vous dévouez corps et âme à la noble cause polonaise, et je veux vous dire combien je suis heureuse de faire partie des « Amis de la Pologne » et de pouvoir ainsi participer au développement de l'amitié que tout Français devrait porter à la Pologne et à son peuple héroïque.

J'ai été amenée à m'intéresser beaucoup à cette cause par la T.S.F. (cette bonne fée moderne), car depuis plusieurs mois, j'écoute tous les vendredis soirs après dîner, la causerie dite « Boîte aux Lettres », émise en français par le poste polonais de Katowice. J'écris presque chaque semaine à M. Dominiecki, le Directeur de cette station, et je suis très heureuse d'entendre par le micro la réponse qui me vient de Pologne, le vendredi suivant.

Les premiers temps, j'étais seulement amusée par cette chose, mais, petit à petit, je me suis intéressée à tout ce qui a trait à la nation amie avec laquelle j'étais en correspondance, grâce aux ondes éthérées. J'ai recherché et recueilli des renseignements sur ce noble pays dont on ne m'avait donné au Collège qu'une vague idée.

J'ai consulté des histoires de la Pologne et des géographies-atlas modernes ; j'ai étudié à nouveau, comme au temps de ma jeunesse, et j'ai appris ainsi en détails le dur et long martyre de la Pologne. Et j'ai regretté alors de ne pas avoir connu plus tôt cela pour aimer et faire aimer ce noble pays qui a toujours été animé envers la France de la plus tendre et fidèle amitié.

Mais depuis, j'ai fait beaucoup de propagande de diverses façons : j'ai d'abord fait connaître les postes polonais de Varsovie, Katowice, Poznan, Cracovie, à mes amis sans-filistes.

J'ai acheté cinq exemplaires du livre « La Pologne, notre sœur », du D^r Barot-Forlière, je les prête à mes amis, les priant de les passer eux-mêmes à toutes leurs connaissances ; puissent ces livres faire ainsi le tour de la ville et plus encore !

Madame et Monsieur Poinet m'ont passé des revues et plusieurs livres (dont beaucoup signés par vous, Madame). Après lecture, je les donne à un Patronage de grandes jeunes filles, dirigé par des Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul qui elles-mêmes les feront lire dans leurs familles.

La semaine dernière, j'ai conduit sept enfants de mon quartier au cinéma où l'on donnait « Huragan », beau film polonais, douloureux épisode du martyre de la Pologne, beau drame vécu en 1863, pendant la révolte dite « des Faucheurs ». J'ai conseillé ce film à mes amies qui en ont été enchantées.

Veillez excuser, Madame, la longueur de tous ces détails, mais j'ai tenu à vous écrire cela, tel un soldat qui doit faire son rapport à son supérieur.

Tout pour la France et la Pologne !

G. HAURAT.

..

D'UNE INSTITUTRICE D'ÉCOLE PUBLIQUE.

« Chère amie, vous ne savez pas que je suis « le pauvre paysan Gratton » d'après mes élèves, parce que je possède un tel jardin et eux sont mes petits nains. Votre belle légende polonaise les enchante, ils en rêvent la nuit et le matin c'est à qui arrivera le premier pour faire ses confidences.

« Si vous saviez le travail que nous avons déjà fait dans ce pauvre jardin, vous seriez aussi étonnée que notre voisin, qui est encore venu hier en spectateur dans son champ, près du nôtre.

« Comme outils, il nous manque la bonne charrue, nous n'avons qu'une malheureuse serfouette, un petit râteau de fer qui a sept dents, des couteaux d'enfants, depuis huit jours seulement une pauvre serpe de fer, don de notre voisin. Mais je ne sais quels nains ont inspiré le voisin qui s'est offert de nous labourer la moitié de notre jardin !

« Comment ne pas croire à la belle légende maintenant — j'ai un vrai Pierrot qui excelle dans l'art de couper les vieilles ronces. Un Rondouillard qui se contente de ramasser les feuilles sèches et les brindilles de bois pas si grosses que des allumettes. »

Et voilà comment se réalisent en France les fraîches et poétiques imaginations de Marie Konopnicka !



NOS ÉDITIONS

Elles plaisent !

Nous recevons de toutes parts des demandes bien flatteuses.

Et le Ministère Polonais de l'Instruction Publique, sur la proposition de M. KIELSKI, Inspecteur général, a décidé, pour nous marquer sa haute approbation, de participer, lui aussi, à notre fonds d'édition, pour une somme de 1.000 zlotys (soit 2.800 francs).

Nos publications feront l'objet de comptes rendus dans le Bulletin Officiel de l'Enseignement Polonais. L'attention des professeurs et instituteurs de Pologne sera attirée sur la conscience et le goût avec lesquels elles sont établies.

L'Association des Anciens Elèves de l'Ecole Polonaise nous a offert de s'associer à nous pour l'édition que nous préparons de « Monsieur Thadée », l'épopée de Mickiewicz. C'est un honneur que nous avons accepté avec le plaisir et l'empressement qui se conçoivent.

POUR NOS ÉDITIONS

Merci à tous ceux qui ont ajouté à leur cotisation un don pour nos éditions. Ce sont :

200 fr. : M. MERCKLEN (Reims).

150 fr. : Mlles TACONET (Versailles).

100 fr. chacun : M. WISÉ (Port-Fouad), M. PERREAU (Angoulême).

125 fr. : Mme PRIN-PONSARD.

45 fr. : Mlle ARNOUX.

25 fr. chacun : Mlle COURLY, Mlle MATHIEU (Grenoble), M. LEJEUNE (Montréal).

20 fr. chacun : M. SOLEIL, Mme LEHOUCHE (Château-roux), Mme SALUTZYNSKA, Capitaine de frégate SCHWERRER, M. SAURIN (Tunis), M. R. CHABRIÉ, M. BÉRARD, M. SÉVENÉ (Beauvais), M. G. RADIUS, M. ANDRAUD (Toulouse), M. LABAT (Douarnenez).

15 fr. chacun : Mlle MICHEAU (Laval), Mlle PERCEBOIS (Reims), Mme BETH (Colmar), Mlle VERRIEUX, M. BARTHÈS, Mlle FOURNIER (Guérande), Mlle HOLLAIN (Bruay), Mlle SZPIRO, Mlle RADAKOWITZ (Grenoble), M. LANGERON (Châlons-sur-Marne), Mlle RICHELLOT, Mme SZCZENIAKOWSKA, M. le Proviseur du Lycée (Alençon), M. BORVEAU, M. ALTMAYER.

10 fr. chacun : M. CHRISTOPHE (Lille), M. OLSZTYNSKI, Mlle MENARD (Longwy), Mlle CHRÉTIEN, Mme MANGEHAUCKE, M. STROWSKI (Pontivy), M. CHOTARD (Avon), M. BELTETIE, M. CHENARD, Mme DE KORAB, M. WICART, M. STOCRANNE.

5 fr. chacun : D^r et Mme VINCENT (Lille), Commandant NOIROT, M. MONORY (Arras), M. LABINIEAU, M. JOS. BONNET, M. VIEUX (Nantes), Mme DE LAMARTINIE (Avignon), Mme POUGET, Mme CHMURSKA, M. ANDRZEJEWSKI, M. PIDOT (Cherbourg), Mme DORTESTE (Nîmes), Mlle VERNON, M. SKOCZYNSKI, Abbé DECOCK, Mme MORZIÈRE, Mlle CARTON, M. BLANCHET (Avanches), M. GUÉRIN, M. PAJOT (La Rochelle), M. PSARSKI (Alger), Mlle LOBBÉ (Rennes), M. MERLIN (Versailles), M. GAUDEL, Mme NOZELLE (Kairouan), M. PIONNIER, M. GUY BENON (Cognac), M. ULLMER (Châlons), Mme LUTAUD (Vendôme), M. PRYBOWICZ, Mme NOUVEAU-SZUMLANSKA, M. BETESTA, Mlle LEGAY (Roubaix), Mlle REVERDY (Grenoble), Abbé PRÉVOST, M. CARTIRADE, Mme CHALICORNE, Mlle TISSIER, Mme HÉBERT, Mlle DE VILHOROT, Mme DUPONT-DELPORTE, M. DUBOIS (La Guerche), M. HUREY, M. HINGRES.

55 fr. : D^r BUGIEL.

6 fr. : Abbé LECUP, Mlle MONDOLINI.

7 fr. : Mlle MAISONNEUVE, Mlle MERCADIÉ, M. ALIX.

9 fr. : Mme WATTIER.

Je désire faire partie de l'Union des « AMIS DE LA POLOGNE ».

Je m'engage à faire connaître et aimer la Pologne.

Je remets aux « AMIS DE LA POLOGNE », pour l'ensemble de leurs œuvres, une somme de

(1)

Je désire recevoir les publications suivantes :

SIGNATURE :

Nom et prénom :

Profession :

Adresse :

(Prière de verser le montant des dons au compte de chèques postaux des Amis de la Pologne : n° 880-96 Paris, ou bien envoyer la somme en timbres-poste, ou en mandat ordinaire.

(1) Tout don d'au moins 5 fr. donne droit au service de la Revue mensuelle illustrée des « Amis de la Pologne » pendant un an.

Les Amis de la Pologne ont pour vous...

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Si vous êtes Parisien, et si vous disposez de vos soirées du lundi et du vendredi, venez à la Sorbonne suivre nos cours de langue polonaise. Ils ont lieu de 8 heures 1/2 à 9 heures 1/2 à l'Amphithéâtre de Physique (Entrée 1, rue Victor Cousin, près de l'Eglise de la Sorbonne).

Ils sont professés par Mlle Madeleine Strowska.

Ils sont suivis par des élèves de l'Ecole Normale Supérieure, des élèves de l'Ecole Polytechnique, des étudiants français et étrangers, des Françaises mariées à des Polonais, etc.

Si vous habitez la province, vous pouvez apprendre le polonais par correspondance : les Amis de la Pologne vous enverront chaque semaine les cours dactylographiés, à titre gracieux.

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

DES PUBLICATIONS

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Les Amis de la Pologne édifient avec patience un véritable monument de documentation exacte et variée. Dans leurs brochures d'aspect modeste, mais auxquelles il ne manque que l'importance typographique, ils présentent les grandes figures de l'histoire, les villes, les questions politiques, les meilleures pages des écrivains...

Si vous désirez les lire, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes à titre gracieux.

Beaucoup d'entre elles sont épuisées. Mais il en paraît toujours de nouvelles, grâce aux dons toujours plus nombreux qui nous parviennent pour notre fonds d'édition.

Nous pouvons maintenant vous envoyer :

ROSA BAILLY : **Petite Histoire de Pologne.**

ROSA BAILLY : **Histoire de l'Amitié franco-polonaise.**

E. NOUVEL : **Sobieski.**

E. NOUVEL : **Kosciuszko.**

E. NOUVEL : **Poniatowski.**

S. ROMIN : **Pilsudski.**

M. WEISSEN-SZUMLANSKA : **Dans les campagnes polonaises.**

ROSA BAILLY : **Bydgoszcz.**

ROSA BAILLY : **Guide de Pologne.**

LADISLAS REYMONT : **Quelques pages.**

MICKIEWICZ : **Pages choisies.**

MARIE KONOPNICKA : **Terre à Terre et Mariette.**

A. WYLEZYNSKA : **Jeunes poètes polonais.**

BOY : **Mes Confessions.**

FREDRO : **Trois médecins pour un malade** (comédie en 1 acte).

A. WYLEZYNSKA : **L'émigration polonaise en France.**

SIEROSZEWski : **A la lisière des forêts.**

— Les principaux ouvrages parus en français sur la Pologne jusqu'en 1929.

DES CARTES POSTALES

Un des plus jolis moyens de répandre en France la connaissance de la Pologne !

Achetez nos cartes postales :

Série de 12 vues (villes, paysages) : 1 franc.

Série de 10 vues en héliogravure, la série : 1 fr. 50.

I et II. Varsovie.

III. Czenstochowa et les paysans.

IV. La mer et l'industrie.

Nouvelle série de 10 sujets divers : 1 fr. 50.

UN INSIGNE

Exécuté d'après les dessins de l'Ecole Bouille, l'insigne des Amis de la Pologne, en émail blanc et rouge, avec des initiales dorées, est un modèle de sobre élégance, dans le goût moderne.

Prix de l'insigne : 3 francs.

DES TIMBRES

Pour vos collections, philatélistes, les Amis de la Pologne vous enverront à titre gracieux, sur simple demande accompagnée d'un timbre pour la réponse, un choix de timbres de Pologne et de Lithuanie.

DES PROJECTIONS ET DES FILMS

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Vilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos films documentaires sur Varsovie, Vilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw les Karpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

BARTEK

L'Auberge Polonaise

9, Rue Royer-Collard, PARIS (5^e)

Excellente cuisine française et polonaise servie par des Polonaises en costumes nationaux dans le décor le plus artistique et le plus original.

PRIX MODÉRÉS

Librairie Gebethner et Wolff

123, Boulevard Saint-Germain
PARIS (VI^e)

OUVRAGES ET PÉRIODIQUES EN
TOUTES LANGUES

Les commandes pour tous les pays, sont exécutées par retour du courrier

Sur demande envoi, chaque mois — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaise, française, polonaise, etc., classées par matières.

Compte P. K. O.
WARSZAWA
Nr. 190-840
Téléph. : Littré II 69

Chèques-Postaux
PARIS
Nr. 776-84
Adr. Télég. GEBOLFF-PARIS

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.
Vice-Président : M. Robert SÉROT, député.
Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.
Trésoirier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Déléguée gén. en France : Mlle Hélène KRYZANOWSKA.
Secrétaire-adjoint : M. Ph. POIRSON.

COMITÉ D'ACTION SCOLAIRE ET UNIVERSITAIRE. — *Président* : M. NOUVEL, Préfet des Etudes à Ste-Barbe ; *vice-présidents* : M. DURAND (St-Louis) ; M. HUREY, Instituteur ; *secrétaire générale* : Mlle POLLET (Fénelon) ; *trésorier* : M. TRESSE, Inspecteur général ; *délégués* : M. VERNIER, Mlle PIEDZICKA.

COMITÉ DU QUARTIER LATIN. — *Directeurs* : MM. POIRSON, SOUTY, CLEMENT, Mlle de LA CHASSAGNE.

COMITÉ DE RÉCEPTION. — *Directeurs* : Prince de MÉDICIS ; Mmes de VAUX-PHALIPAU, AMEUILLE, PAPILLAULT (Henriette Hervé).

SECTION D'ÉTUDES. — *Directeur* : M. CHARLES-HENRY.

SECTION D'ART DRAMATIQUE. — *Directeurs* : MM. Paul CÉTILY, de l'Odéon, et J. KROCZYNSKI.

SECTION DE TOURISME. — **SECTION CINÉMATOGRAPHIQUE.** — **FRÈRES D'ARMES FRANCO-POLONAIS.**

Comités et Groupements Régionaux

AIX-EN-PROVENCE. — *Président* : M. MARTRE ; *vice-présidente* : Mlle MAEDLER ; *secrétaire général* : M^e GARCIN ; *secrétaire* : M^e DUBOIS ; *trésoriers* : MM. TOUSSAINT et CRUEL.

ALBI. — *Président* : M. JARRIGE, Directeur des Mines ; *secrétaire* : M. PÉRIÈRES, Inspecteur Primaire ; *trésorier* : M. LEVIEUX, Directeur d'École.

ALENÇON. — *Président* : M. JOUANNE, Archiviste ; *secrétaire générale* : Marquise GICQUEL DES TOUCHES ; *trésorière* : Mlle GAUCHER.

ALAIS. —

ALGER. — *Président* : M. ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel ; *vice-présidents* : Mlle CWICK, Professeur honoraire d'École Normale ; M^e GORSKI, avocat à la Cour d'Appel ; *trésorier* : Mme ROBIN.

ANGERS. — *Président* : D^r BOCQUEL ; *vice-président* : M. le Chanoine URSEAU ; *trésorier-archiviste* : M. J. MOISAN.

ARLES. — *Président* : M. LIEUTAUD, Président du Syndicat d'Initiative.

ARRAS. — M. MONORY.

AURILLAC. — M. L. FARGES, ancien député.

AUTUN. — *Président* : M. Paul CAZIN ; *secrétaire* : M^e LIMAL.

AVIGNON. — *Président* : M. POINET, Ingénieur ; *secrétaire* : D^r GODLEWSKI ; *déléguée* : Mme FAGES-FABRE.

BARCELONNETTE. — M. CAIRE.

BESANÇON. — *Président* : M. VILLAT, Professeur à la Faculté des Lettres.

BETHUNE. — *Déléguée* : Mlle GIRARDIN, Professeur.

BEZIERS. — *Président* : D^r VABRE ; *vice-présidente* : Mme la Directrice du Collège ; M. BALDY ; *secrétaire* : Mlle TUROT, Professeur.

BLOIS. — *Président* : M. DAUNOIS, Directeur d'École Normale.

BORDEAUX. — *Président* : M. CAMENA D'ALMEIDA ; *secrétaire général* : M^e LEVERNE ; *trésorier* : M. GADEN.

BOUGIE. — *Président* : M. BONCASSE, Président de la Chambre de Commerce ; *secrétaire général* : M. Raoul TÉODORE ; *secrétaire* : M. ZANNETTACI ; *trésorier* : M^e SALFATI.

BOULOGNE-SUR-SEINE. —

BOURG. —

BRIANÇON. — M. SECLÉT, Principal du Collège.

CAEN. — *Président* : D^r LÉBOUCHER.

CANNES. — *Secrétaire* : M. O. SIENKIEWICZ.

CARCASSONNE. — M. ROUGÉ, Négociant.

CHALONS-SUR-MARNE. — *Vice-président* : M. Marc MILLET, Maire de Châlons ; *secrétaire général* : M. BERLAND, Archiviste départemental ; *délégué* : M. Victor GIMONET, Secrétaire de l'École des Arts et Métiers ; *trésorier* : M. ROYER.

CHARLEVILLE-MÉZIERES (Comité des Ardennes). — *Président* : Général DE WIGNACOURT ; *vice-présidents* : MM. DACREMONT, Avocat ; LAMBERT ; *secrétaire* : M. DELAHAYE, Proviseur ; *trésorier* : M. BOHRER.

CHARTRES. — *Président* : M. LEPOINTE, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire général* : M. René POIRIER.

CHATEAUX-ROUX. — *Présidente* : Mme LEHOUCHEU.

CHATELLERAULT. — *Président* : M^e JAMET, Avocat.

CHERBOURG. — *Président* : Général VÉRILLON ; *vice-président* : M. BRIÈRE ; *secrétaire* : M. POSTEL.

CHOLET. —

CLERMONT-FERRAND. — *Président* : M. DESDEVICES DU DÉZERT, Doyen de la Faculté des Lettres ; *vice-présidente* : Mme LEHONDELLE.

COGNAC. — *Président* : M. Georges MÉNIER, Maire ; *délégué* : M. ROUX ; *secrétaire* : Mlle J. PINGAUD, Profes.

COLMAR. — *Président* : M. BONFILS-LAPOUZADE, Procureur Général ; *vice-président* : M^e FEHNER, Avocat ; *secrétaires* : M. DIETRICH ; Mlle Alice STEGER, Professeur ; *trésorier* : M. SCHAEGLIN, Juge au Tribunal.

COMMERCY. —

CONSTANTINE. — *Président* : M. Fernand CARLES, Préfet ; *vice-présidentes* : Mines VICREY, LOUSSERT ; *secrétaire* : Mlle P.C.W. SZUMLANSKA.

(A SUIVRE)